L. lat. f.
296

Erstes

Französisches Lesebuch

eine

Auswahl französischer Lesestücke

grammatisch geordnet

und mit einem

Wörterverzeichniss versehen

von

Selmar Zilcher,

Lehrer der französischen Sprache an der Handelsschule und an dem k. Realgymnasium zu Nürnberg.

Nürnberg, 1865.

Verlag der Friedr. Korn'schen Buchhandlung.

L. lat. f.

296

Zilcher

Erstes

Französisches Lesebuch

eine

Auswahl französischer Lesestücke

grammatisch geordnet

und mit einem

Wörterverzeichniss versehen

von

Selmar Zilcher,

Lehrer der französischen Sprache an der Handelsschule und an dem k. Realgymnasium zu Nürnberg.

Nürnberg, 1865.

Verlag der Friedr. Korn'schen Buchhandlung.

Erstes

Französisches Lesebuch

eine

Auswahl französischer Lesestücke

grammatisch geordnet

mit den einzu

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS

Druck von Bieling (Dietz).

Inhalt.

		Seite
1.	La famille	1
2.	L'homme	1
3.	Productions de la terre	2
4.	Le travail	2
5.	La maison	3
6.	La chambre	3
7.	La chambre à coucher	4
8.	L'univers	4
9.	Le printemps	5
10.	Les vêtements de l'homme	6
11.	Le chien	7
12.	Le verger	7
13.	Les cinq parties du monde	8
14.	Le loup	8
15.	Le renard	9
16.	L'été	10
17.	Continents, mers, îles et lacs	10
18	Montagnes, collines, vallées, volcans	11
19.	Le matin	11
20.	Grands fleuves	12
21.	L'Europe	12
22.	Productions du globe	13
23.	L'Asie	13
24.	La pomme de terre	14
25.	Les métaux	14
26.	L'automne	15
27.	Les arbres de la forêt	16
28.	Le café	17
29.	L'Afrique	17
30.	Vent, tempête, ouragan	18
31.	Le fer	19
32.	Le page et le perroquet	19
33.	L'Amérique	20
34.	La noix	21
35.	Les pierres précieuses	21
36.	La canne à sucre	22
37.	La France	22
38.	Les deux voyageurs	23
39.	La fauvette	23
40.	Le phare d'Alexandrie	24
41.	Le verger	24
42.	Le chameau	25
43.	Les épis	26
44.	Rhodes et son colosse	26
45.	Le champ de blé	27
46.	Le petit voleur	27
47.	Dialogue	28
48.	Lettre	29
49.	Lettre	30
50.	Réponse à la lettre précédente	30
51.	Lettre	31
52.	Le ver à soie	31
53.	La conscience	32
54.	Tout est passager	32

		Seite
55.	Les fleurs	33
56.	Bruxelles	33
57.	De la modestie (lettre) .	34
58.	De l'amitié	35
59.	La mort et le bûcheron .	37
60.	Frédéric II. et le meûnier	37
61.	La pluie	38
62.	La citrouille et le gland .	38
63.	Le chat et le cuisinier .	39
64.	Départ du pâtre pour la montagne	39
65.	Le Khan ou kiarvanserai (karavanserail) de l'Orient	41
66.	Le sifflet	42
67.	Le prince Edouard . .	42
68.	Les différentes conditions	44
69.	Le laboureur	45
70.	Le marchand	45
71.	Les perles	47
72.	Magnanimité d'un sauvage	47
73.	L'Allemand	49
74.	L'Anglais	49
75.	Le Français	50
76.	Lettre de Fénelon à son neveu	50
77.	Le champ	51
78.	Les sept bâtons	51
79.	Le charlatan	52
80.	Le meilleur héritage . .	53
81.	Autre lettre de Fénelon à son neveu	54
82.	La vigne	54
83.	Jacques Lafitte	55
84.	Une scène du Grondeur .	57
85.	Scène des Oisifs . . .	60

1. La famille.

Le père, la mère et les enfants forment une famille. Le père et la mère sont nos parents. Nous sommes leurs fils ou leurs filles. Les parents du père et de la mère sont le grand-père et la grand'-mère; nous sommes leurs petits-fils ou petites-filles. Nos oncles et nos tantes sont les frères et les soeurs de nos parents; nous sommes leurs neveux ou nièces, et leurs enfants sont nos cousins et cousines. Nous appelons beau-frère l'époux de notre soeur, et belle-soeur l'épouse de notre frère. Nos parents les appellent beau-fils et belle-fille. Les parents et aïeuls de nos grands-parents sont nos aïeux ou ancêtres. Un orphelin est un enfant qui n'a plus ni père ni mère.

2. L'homme.

Le corps de l'homme est composé de la tête, du tronc et des membres. Les parties de la tête sont: le crâne, le front, les yeux, le nez, les joues, les oreilles, la bouche et le menton.

La tête est jointe au tronc par le cou. On appelle membres les bras avec les mains et les jambes avec les pieds. Il y a cinq doigts a chaque main et aussi cinq doigts à chaque pied.

L'homme a cinq sens. Les cinq sens de l'homme sont: la vue, l'ouie, le toucher, l'odorat et le goût. L'organe de la vue est l'oeil; l'oreille, celui de l'ouie; le nez, celui de l'odorat; le palais, celui du goût; la peau, celui du toucher.

L'homme voit au ciel le soleil, la lune et les étoiles. Il voit sur la terre les hommes et les animaux, les plantes et les pierres, les forêts, les champs et les prairies, les lacs

et les étangs, les fleuves et les ruisseaux, les villes et les villages.

Il entend le murmure du ruisseau, le bruit du tonnerre, le vent qui agite les arbres de la forêt, le chant des oiseaux, les cris des animaux, les sons de la musique. Il entend aussi la voix du père et de la mère qui l'exhortent à faire le bien.

L'homme sent l'odeur des fleurs, la chaleur du soleil, la fraîcheur du soir, le souffle du vent et le goût des aliments.

3. Productions de la terre.

L'homme trouve sur la terre le lin, le chanvre, le coton et la laine pour s'habiller. Il a, pour se nourrir, les grains, les fruits de toute espèce et la chair des animaux. Il a le sel, l'huile, le beurre, les épices et le sucre pour assaisonner ses mets. Il a l'eau, le vin et la bière pour se désaltérer et se restaurer. Il a le bois et le charbon de terre pour se réchauffer et cuire ses aliments. Il a l'huile, le suif et la cire pour s'éclairer dans l'obscurité. Il a différents remèdes pour rétablir sa santé, lorsqu'elle est dérangée. Il a les bois de construction, les pierres et d'autres matériaux pour bâtir ses maisons. Il retire de la terre le fer, le cuivre et d'autres métaux qui lui procurent les outils pour les manufactures et l'exercice des arts. Il trouve sur la terre les métaux précieux, les beaux marbres, les pierres fines et il tire du fond de la mer la perle et le corail. Ainsi l'homme a reçu non seulement tout ce qui pouvait satisfaire ses besoins, mais encore tout ce qui pouvait contribuer à adoucir et à embellir son existence.

4. Le travail.

Il faut travailler, mon enfant; car tout travaille autour de toi, et aucun être au monde n'est inactif. L'abeille travaille pour ramasser le miel et la cire, l'oiseau travaille pour récolter le grain, ou pour ramasser l'herbe dont il

fait son nid. La fourmi aussi travaille. Elle ramasse les petits débris et les cadavres de petits insectes; elle amoncelle les matériaux pour ses magasins, et la grande ville des fourmis s'élève comme une montagne dans les bois à l'abri des arbres. Le cheval travaille et partage les fatigues de l'homme. Le boeuf tire la charrue et trace sur la terre le sillon où doit pousser le blé. L'hirondelle ramasse la terre détrempée sur les bords des étangs ou des ruisseaux. Puis elle maçonne de son bec un nid pour sa famille. L'araignée fabrique une toile; c'est un grand filet pour sa chasse. Elle y prend les mouches pour sa nourriture. L'araignée est une filandière, et quand les fils de sa toile sont brisés, elle les répare et recommence sa tâche. Le travail est la loi de tous; il faut donc que l'homme travaille.

5. La maison.

Je demeure avec mes parents dans une maison. Cette maison est construite de pierres, de bois et de briques. Elle a quatre murailles, deux portes et plusieurs fenêtres. On entre dans la maison par la porte. L'air et la lumière entre par les fenêtres. La porte est faite de bois, mais les fenêtres sont faites de bois et de vitres. Outre le rez-de-chaussée, notre maison a encore deux étages et un grenier. Sous le rez-de-chaussée se trouve la cave. De la cave jusqu'au grenier on monte par un escalier. L'escalier a une rampe et des marches. Chaque étage a deux chambres, une chambre à coucher, un cabinet, une cuisine et un garde-manger. Dans la cuisine on apprête les mets que l'on conserve dans le garde-manger ou dans la cave. Le grenier est le plus haut étage de la maison. Il est sous le toit. Notre toit est couvert de tuiles et garni d'un paratonnerre. L'eau de pluie découle du toit par la gouttière.

6. La chambre.

La famille se réunit dans la chambre. Chaque chambre a quatre murailles, un plafond, un plancher, une ou

deux portes, plusieurs fenêtres et un poêle pour chauffer la chambre pendant l'hiver. Les murailles sont ordinairement tapissées et ornées de tableaux, et les fenêtres ornées de rideaux. Dans la chambre, il y a aussi plusieurs meubles qui servent à se reposer, à garder le linge, les habits, les livres etc. Les meubles qui servent à se reposer, sont: les chaises ou les fauteuils et le sopha. On garde le linge dans les tiroirs de la commode, et les habits dans l'armoire. Les livres sont rangés dans la bibliothèque et les papiers et objets de bureau dans un secrétaire ou un bureau. Dans chaque chambre, se trouve aussi une ou plusieurs tables. Une table peut être ronde ou carrée. Quelques tables sont couvertes de toile cirée ou de tapis. La servante époussette chaque jour les meubles avec un torchon ou un plumeau et elle balaie la chambre avec un balai. Une chambre propre est belle. Pour avoir toujours une chambre propre, on doit nettoyer les bottes sur le décrottoir et sur le paillasson.

7. La chambre à coucher.

Dans une chambre à coucher, il y a un lit, qui se compose d'un bois de lit, d'une paillasse, d'un matelas, rempli de laine ou de crin; de deux draps de lit, d'un traversin, d'un oreiller et d'une courte-pointe. Sur la table de nuit se trouve une cuvette avec un pot; la cuvette est un vase dont on se sert pour se laver les mains. L'essuie-mains, dont on se sert pour s'essuyer les mains, est suspendu à un clou contre la paroi. Le crachoir est un vase de bois dans lequel on crache pour ne pas salir la chambre. On le remplit ordinairement de sable ou de sciure. On nettoie les dents avec une brosse à dents, et on démêle les cheveux avec un peigne. La servante nettoie les habits avec une brosse.

8. L'univers.

Le monde ou l'univers est la multitude innombrable d'astres ou de corps célestes. Le soleil, la lune, les étoiles

et la terre sont les astres. L'espace sans bornes où nous voyons les astres, se nomme ciel.

Il y a des étoiles fixes, des planètes, des satellites et des comètes.

Les étoiles fixes sont ainsi appelées, parce qu'elles paraissent toujours fixes au même point du ciel. Les planètes se meuvent autour du soleil, les satellites tournent autour d'une planète et avec elle autour du soleil. Les planètes, les satellites et les comètes sont des corps opaques qui reçoivent leur lumière du soleil. Les étoiles fixes brillent de leur propre lumière.

La révolution de la terre autour du soleil se fait en 365 jours, 5 heures, 48 minutes, 37 secondes. La terre tourne sur elle-même en 24 heures, et c'est de ce mouvement que proviennent le jour et la nuit.

L'espace de temps que la terre emploie pour tourner autour du soleil, s'appelle année ou an. On appelle année commune celle de 365 jours, et année bissextile celle de 366, qui revient tous les 4 ans. L'année est divisée en 12 mois ou 52 semaines. Les 12 mois sont inégaux par rapport à leur durée; janvier, mars, mai, juillet, août, octobre et décembre ont 31 jours; avril, juin, septembre et novembre n'en ont que 30; enfin le mois de février n'en a que 28, et 29 dans les années bissextiles.

La semaine est composée de 7 jours qui sont: dimanche, lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi.

Le mouvement annuel de la terre autour du soleil produit les 4 saisons qui sont: le printemps, l'été, l'automne, l'hiver.

9. Le printemps.

Bientôt après le commencement de l'année, le soleil s'élève plus haut sur l'horizon. Ses rayons deviennent plus chauds; l'air n'est plus si froid. La terre se dépouille de sa parure de neige; l'eau qui découle des montagnes enfle les ruisseaux et les rivières et les force quelquefois à sortir

de leur lit et à se répandre sur les champs. Les arbres et les buissons se parent d'une nouvelle verdure, et l'air est rempli du parfum des fleurs. Les forêts et les broussailles sont de nouveau peuplées des oiseaux revenus des pays où ils s'étaient réfugiés pendant l'hiver. Les troupeaux sortent des étables et se nourrissent des herbes qui ont commencé à poindre du sol. Les abeilles quittent leurs ruches et sucent le miel des fleurs. Le jardinier cultive le jardin; il écarte des couches les mauvaises herbes, et les paquets de chenilles des arbres. Il sort des serres les fleurs qu' il y avait gardées pour les préserver du froid. Fréquemment la pluie tombe du ciel et fertilise la campagne. L'herbe surgit de la terre, et le faucheur coupe la première herbe de la prairie, la fait sécher au soleil et la transporte dans le grenier. Bientôt on peut cueillir les cerises des cerisiers et les abricots des abricotiers. Les promeneurs sortent de la ville pour jouir de cette résurrection de la nature.

10. Les vêtements de l'homme.

Les vêtements garantissent du froid, des rayons du soleil, du vent, de la pluie et de la poussière. Certaines parties de l'habillement sont d'une grande utilité à divers artisans, par exemple: le tablier de toile ou de peau aux charpentiers, aux maréchaux-ferrants, aux mineurs; la blouse aux charretiers etc.

On devine souvent le genre d'occupation d'un homme aux vêtements qu'il porte. L'habit fait qu'on distingue le soldat du négociant, le domestique du maître, le paysan du citadin, l'ecclésiastique du laïque, le boulanger du ramoneur.

L'habit du soldat est appelé uniforme, celui du domestique livrée. On juge par l'uniforme si un soldat est cavalier, fantassin ou artilleur.

Les habits servent non seulement à couvrir, mais encore à embellir le corps humain, surtout chez les femmes, dont les vêtements sont très différents de ceux des hommes. Ils servent à la parure quand ils se distinguent par leur

beauté ou leur richesse. La plus belle parure est un habit propre.

Les parties principales d'un habillement d'homme sont: un chapeau rond, une cravate, un gilet, une redingote ou un habit, des pantalons ou des culottes et des bottes ou des souliers. Celles d'un habillement de femme sont: un bonnet ou un chapeau de paille ou d'étoffe, un fichu, un corset, une robe, des bas et des souliers ou des bottines. Les deux sexes portent également une chemise et des gants.

11. Le chien.

Le chien est un des animaux les plus utiles à l'homme par son intelligence, son dévoûment et sa fidélité. Il l'accompagne dans ses voyages, le défend au besoin, garde ses troupeaux et lui rend des services importants à la chasse. La taille, la forme, la couleur, la qualité du chien varient à l'infini. Le chien a terminé sa croissance à deux ans, il est vieux à quinze, et n'en dépasse guère vingt. Dans les contrées septentrionales de l'Asie, le chien est employé comme bête de trait, on l'attelle au traîneau. Dans les îles de l'océan Pacifique, on l'engraisse pour le tuer et le manger. Les principales races sont: le chien de berger, le chien de Terre-Neuve, le chien de chasse, le basset, le caniche ou barbet, le levrier, le dogue, le roquet, l'épagneul, le bichon.

12. Le verger.

On appelle verger un lieu planté d'arbres fruitiers. Ces arbres fournissent à l'homme du bois et des fruits précieux. Le pommier et le poirier produisent la pomme et la poire, que l'on mange crues ou cuites, et dont on fait le cidre. — Le noyer est un arbre majestueux, dont le bois sert à faire des meubles, et dont le fruit, la noix, est enveloppé d'une écorce verte ct amère, nommée brou; sous ce brou est une coque qui renferme une amande, divisée en quatre parties, dont on exprime de l'huile. — Le cerisier, le prunier nous donnent d'excellents fruits, la cerise et la

prune, dans l'intérieur desquelles se trouve un noyau, qui renferme la graine. Le mûrier porte des mûres ; c'est avec la feuille du mûrier blanc qu'on nourrit les vers-à-soie. — Les groseillers, les gadeliers, les framboisiers, sont des arbustes qui portent des groseilles, des gadèles, des framboises, baies si connues par l'usage qu'on en fait comme aliment. — Le fraisier, qui, dans les contrées méridionales, est un arbuste, porte des fraises. — La vigne, dont la tige porte le nom particulier de cep, est remarquable par sa fleur, qui exhale un des parfums les plus exquis ; elle porte des raisins, dont on extrait le suc au moyen d'un pressoir, pour en faire du vin.

13. Les cinq parties du monde.

La surface de notre globe est presque aux trois quarts couverte d'eau. Cette vaste étendue d'eau s'appelle océan ou mer. L'eau de mer est salée et amère. Le reste de la surface de notre globe, qu'on nomme terre ferme, est partagée en cinq parties qu'on nomme les cinq parties du monde. Les cinq parties du monde sont : L'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique et l'Océanie ou la Nouvelle-Hollande.

14. Le loup.

Le loup est plus grand que le chien, auquel, d'ailleurs il ressemble beaucoup. La couleur de son poil est un mélange de noir, de brun et de gris. Il a la tête longue, le nez effilé, et les oreilles étroites et pointues. Ses yeux sont étincelants et d'une couleur verte ; sa queue touffue traîne presque à terre ; tous ses traits annoncent une extrême férocité.

Il est naturellement grossier et poltron : mais il devient ingénieux par besoin et hardi par nécessité : pressé par la faim, il brave tous les dangers. Il est surtout friand de la chair du bétail. Le loup devient toujours plus rare dans les contrées habitées, parce que partout les hommes lui font la guerre, comme à un ennemi dangereux.

15. Le renard.

Le renard appartient, comme le loup, à la race des chiens, aussi ressemble-t-il beaucoup au chien, cependant il en diffère en beaucoup de parties de son corps. Sa tête est plus grosse en proportion de son corps, sa queue plus longue et son poil plus épais. Il diffère du chien aussi par son caractère, car la nature a accordé au renard plus de ruse qu'au chien et qu'au loup. Quoiqu' aussi infatigable et même plus léger que le loup, il ne se fie pas entièrement à la rapidité de sa course. Sans s'opposer aux chiens et aux bergers, sans attaquer les troupeaux, comme le loup, il est plus sûr de vivre. Il s'abandonne au repos pendant la journée et chasse pendant la nuit. Il fait la chasse aux jeunes lièvres, aux lapins, aux oiseaux, particulièrement aux poules et aux canards. Il est donc très dangereux à la basse-cour, et vole souvent aux paysans, s'il peut franchir la clôture, ou passer par dessous, la plus grande partie de leurs poules. D'abord il met tout à mort, et cache sa proie sous la mousse ou dans son terrier. Quelques moments après, il vient en chercher une autre, qu'il cache dans un autre endroit, puis une troisième, ensuite une quatrième, une cinquième, jusqu' à ce que la venue du jour ou le mouvement dans la maison, donne au ravisseur le signal de se retirer pour ne plus revenir.

Le renard échappe souvent à la poursuite de son ennemi, cependant la chasse au renard fait beaucoup de plaisir aux chasseurs. On ne chasse pas le renard à cause de sa chair, car la viande du renard comme celle du chien, répugne à l'homme, mais à cause de sa peau, qu'on vend au pelletier, qui en fait des casquettes, des manchons, des gants etc.

Le renard apprivoisé ne s'attache pas à l'homme comme le chien. Il languit, lorsqu' il est privé de la liberté, et meurt bientôt.

16. L'été.

En été, saison qui succède au printemps, le soleil est au plus haut point d'élévation L'air se réchauffe et les blés mûrissent. Lorsque le paysan voit jaunir les épis, il va aux champs avec sa faux ou sa faucille; il coupe les tiges, les lie en gerbes et les transporte dans la grange; puis il bat les épis sur l'aire pour séparer la paille du grain. Il met le grain au grenier et plus tard il l'envoie au moulin pour le faire moudre. Après la moisson le paysan laboure les champs qui ont porté le grain. Dans les jardins on voit les jardiniers occupés à recueillir les légumes qu'ils portent à la ville pour les vendre au marché. Chaque jour fournit de nouveaux travaux aux cultivateurs

17. Continents, mers, îles et lacs.

Les continents sont les grandes portions de la surface solide de la terre. Une île est un espace de terre entouré d'eau de tous côtés. Une mer est une vaste étendue d'eau. Un lac est une grande étendue d'eau environnée de terres. Quand un espace de terre ne tient au continent que par une partie peu étendue, il s'appelle Presqu' île ou Péninsule, et la partie par laquelle il se trouve joint au continent se nomme isthme. Le contour des terres se nomme les côtes ou le littoral. Lorsque ces côtes sont comme échancrées par les eaux de la mer, cette échancrure s'appelle Golfe. Lorsqu' au contraire la côte s'avance dans la mer, cette pointe de terre se nomme Cap. Indépendamment du continent que nous habitons, il y en a deux autres, découverts depuis trois siècles et demi, et qui forment ce qu'on appelle le nouveau monde. L'ancien continent se divise en trois parties: l'Europe, l'Asie et l'Afrique. Le nouveau monde comprend l'Amérique et un autre continent nommé la Nouvelle-Hollande, sans compter une foule de petites îles situées dans l'Océan.

18. Montagnes, Collines, Vallées, Volcans.

La terre ferme présente partout des plaines, des éminences et des enfoncements. Les éminences les plus élevées s'appellent Montagnes, et celles d'une hauteur peu considérable, Collines. L'espace qui se trouve entre deux ou plusieurs montagnes ou collines, se nomme Vallée. On prétend que les montagnes de l'Asie sont les plus hautes de la terre. Il y a des montagnes qui de temps à autres vômissent des tourbillons de flammes et de fumée; on les appelle Volcans. Les éruptions des volcans sont parfois accompagnées ou précédées de tremblements de terre. Ces tremblements ébranlent violemment la terre et renversent tout ce qu'il y a dans le voisinage: arbres, maisons, églises et même des villes entières.

19. Le matin.

Le matin se lève et le jour est brillant. Le soleil est à l'horizon, entouré de nuages d'or. La rosée brille sur l'herbe et sur les fleurs. On entend les premiers chants des oiseaux. Le laboureur quitte sa demeure et se rend à ses travaux. Les bestiaux sortent de l'étable et vont au pâturage. Le forgeron est à son enclume, le feu rougit le fer, les marteaux résonnent. Il n'y a qu'un instant, tout était dans le silence et le repos; maintenant tout s'anime. Le faucheur bat sa faux et l'aiguise avec la pierre. Le moissonneur se rend dans le champ avec sa faucille, et les blés mûrs tombent dans le sillon. Pendant la nuit, un grand rideau d'obscurité cachait la terre. Mais le rideau se lève, l'obscurité se dissipe et la terre apparaît avec ses merveilles. Elle apparaît avec ses plantes, avec ses arbres couverts de fruits; avec ses côteaux, avec ses plaines, avec ses maisons entremêlées d'arbres, et dans le lointain on voit les villes et les villages, et les clochers des églises dominer les maisons.

20. Grands fleuves.

Du pied des montagnes coulent les sources qui se réunissent et forment les ruisseaux. La réunion des ruisseaux forme les rivières. Si une rivière considérable porte ses eaux dans une mer, on la nomme Fleuve.

En Europe, les fleuves les plus considérables sont le Danube, qui traverse l'Allemagne et la Hongrie et se jette dans la mer Noire, et le Volga, qui traverse la Russie pour se jeter dans la mer Caspienne.

En Asie, il y a plusieurs grands fleuves. Les principaux sont: ceux qui découlent des monts Altaï dans la mer Glaciale; le fleuve Jaune et le fleuve Bleu, qui arrosent la Chine; le Gange et l'Indus, qui découlent de l'Himâlaya; le Tigre et l'Euphrate, qui partent du Caucase et se réunissent avant de se jeter dans le golfe Persique.

En Afrique, on remarque le Nil, qui sort des monts de la Lune et qui arrose l'Abyssinie, la Nubie et l'Egypte; le Nigre, dont l'embouchure, longtemps ignorée, est dans le golfe de Bénin; le Zaïre au Congo.

L'Amérique est remarquable par l'étendue des fleuves qui arrosent ses vastes plaines: il y a, au nord, le Saint Laurent, qui prend sa source près du lac Ontario, et se jette dans le golfe appelé de son nom, golfe de Saint Laurent, le Missisippi, qui se jette dans le golfe du Mexique; au sud, l'Orénoque, qui traverse la Colombie; l'Amazone, le plus grand fleuve du monde; la Plata, dont la largeur est telle, à son embouchure, qu'elle ressemble plutôt à un bras de mer qu' à un fleuve. Tous ces fleuves vont porter leurs eaux dans l'Océan Atlantique.

21. L'Europe.

L'Europe, située dans la zone tempérée septentrionale, est bornée au nord par l'océan Glacial, à l'ouest par l'océan Atlantique, à l'est par l'Asie et au sud par la mer Méditer-

ranée qui communique avec l'océan Atlantique par le détroit de Gibraltar.

Sa plus grande longueur du sud-ouest au nord-est, est de 1250 lieues; sa plus grande largeur du nord au sud est de 870 lieues. Le point le plus occidental de l'Europe est le cap La Rocca; son extrémité sud-ouest, le cap St. Vincent, au sud du cap La Rocca. Le point le plus septentrional est le cap Nord, et l'extrémité méridionale, le cap Matapan. L'Europe est cinq fois plus petite que l'Asie.

Il y a en Europe environ quatre-vingts états, dont chacun a son gouvernement particulier.

Parmi ces états, on remarque quatre empires, quinze royaumes, deux confédérations d'états, et vingt-neuf petites républiques.

22. Productions du globe.

Les productions du globe sont infinies: le Créateur y a semé avec profusion tout ce qui est nécessaire à l'homme. Les unes sont répandues également sur toute la surface de la terre, les autres sont particulières à certains pays ou à certains climats. Telles croissent ou se multiplient dans les contrées plus échauffées par le soleil, telles autres préfèrent ou habitent les régions froides. On remarque, en général, que les régions les plus chaudes produisent les végétaux les plus parfumés, comme le café, le sucre, le poivre, la cannelle; les oiseaux d'un plumage plus vif, comme les perroquets, les colibris; et les animaux les plus féroces ou les plus gros comme l'éléphant, le tigre, le lion, le rhinocéros, le chameau, la girafe.

23. L'Asie.

L'Asie est quatre fois plus grande que l'Europe. Elle s'étend des environs du pôle jusqu'à l'équateur. Elle est divisée en trois bandes par les chaînes de l'Altaï et de l'Himâlaya. Au nord de l'Altaï se trouve la Sibérie, long désert que la neige et les glaces recouvrent pendant neuf ou dix

mois de l'année; entre ces denx chaînes de montagnes, la Tartarie, vaste plaine recouverte de sable et de pâturages, habitée par de nombreuses peuplades errantes, enfin, au midi de l'Himâlaya, les riches presqu' îles de l'Inde; sur la droite, les déserts sablonneux de l'Arabie, et sur la gauche, l'antique et populeux empire de la Chiné. L'Asie nourrit des chameaux, des éléphants, des lions, des tigres et des serpents. Les dattes, l'encens et le café sont les produits de l'Arabie; le cocotier, l'indigotier, la canne à sucre et le cannellier croissent dans l'Inde; La Chine produit abondamment du riz et du thé. L'Asie méridionale fournit des pierres précieuses, et les perles sont pêchées dans les mers qui l'avoisinent. Le genre humain est originaire de l'Asie. C'est là qu'ont existé les premières et les plus grandes monarchies. Mais depuis longtemps la civilisation y a fait bien moins de progrès qu' en Europe.

24. La pomme de terre.

Cette plante qui est originaire du Chili, est un des plus riches présents qu' ait pu nous faire l'Amérique. Longtemps la pomme de terre a été abandonnée aux bestiaux; mais peu à peu l'homme s'est accoutumé à s'en faire un aliment: maintenant elle se trouve sur toutes les tables, et l'on a même su en composer des mets et des pâtisseries que ne dédaignent point les gastronomes les plus délicats. La pomme de terre n'est connue en Europe que depuis 1590. C'est l'amiral anglais Walter Raleigh qui, le premier, l'a fait connaître aux Européens.

25. Les métaux.

Sans la découverte et l'emploi des métaux l'homme serait resté dans l'état misérable où se trouvent encore quelques peuplades sauvages de l'Amérique et de la Nouvelle-Hollande. Le fer est, de tous les métaux, le plus utile à l'homme; par un bienfait de la nature, c'est celui qui se rencontre le plus souvent dans presque tous les pays. L'or et l'argent,

comparativement au fer, ne seraient presque d'aucun prix, si l'on n'était convenu d'employer ces métaux comme signes représentatifs des richesses, et comme un moyen d'échange, en le convertissant en monnaie.

Les métaux se trouvent dans la terre quelquefois purs, mais le plus souvent mêlés à d'autres corps dont on parvient à les dégager par des procédés chimiques. Ordinairement ils sont loin d'offrir, avant le travail de l'homme, l'aspect sous lequel nous sommes accoutumés à les voir. Ainsi le minéral dont on retire le fer est le plus souvent une matière compacte, rougeâtre, facile à reduire en poudre.

L'or, l'argent, le platine, le cuivre et le fer s'étendent aisément en lames et en fils; l'étain et le zinc sont moins ductiles, c'est-à-dire qu'ils prennent moins aisément la forme qu'on veut leur donner; le plomb est très mou; l'arsenic est cassant; le mercure ou vif-argent est liquide et susceptible de bouillir et même de se résoudre en vapeur; il faut un très grand froid pour lui faire perdre sa fluidité et le rendre dur comme les autres métaux.

Le platine est très difficile à fondre: c'est le plus pesant des métaux.

L'or est celui qui s'altère le moins à l'air.

L'arsenic et le cuivre sont de violents poisons. C'est pour cette raison qu'il faut entretenir une couche d'étain dans les vases de cuivre employés à préparer les aliments. Le fer étamé s'appelle fer-blanc.

26. L'automne.

La terre qui en hiver était couverte de neige et de glace, qui au printemps était ornée de fleurs et d'une nouvelle verdure, paraît avoir donné en été la plus grande force aux plantes. En automne, saison qui succède à l'été, les arbres sont couverts de fruits. On cueille dans cette saison des poires, des pommes, des noix, des châtaignes, des figues, des olives, des raisins etc. La ménagère remplit sa cave et son grenier de provisions et se pourvoit de bois de chauf-

age. Vers la fin de l'automne les champs se dépouillent, fet les arbres qui étaient ornés de feuilles et chargés de fruits ressemblent bientôt à des troncs arides et morts. Les hirondelles se rassemblent en troupes nombreuses sur les tours, les églises et les édifices élevés pour organiser en commun leur départ pour des pays plus chauds. Peu d'animaux quadrupèdes nous quittent en hiver. Beaucoup d'animaux dorment pendant la saison froide, et ceux-ci prennent en automne plus de nourriture et s'engraissent. Bien des hommes qui pendant la belle saison habitaient la campagne, retournent à la ville. Le ciel se couvre de nuages et l'air est souvent agité par des vents violents qui annoncent l'arrivée de l'hiver.

27. Les arbres de la forêt.

Dans les forêts on trouve les sapins, arbres à feuilles toujours vertes, qui se plaisent dans les pays froids, et fournissent du bois de construction; les mélèzes, qui offrent un excellent bois de construction, parce que les insectes ne le rongent jamais.— Le chêne est remarquable par l'élégance de son branchage et la dureté de son bois, propre à tous les ouvrages. Les glands servent de nourriture aux cochons et l'on tanne avec son écorce concassée les différentes espèces de cuirs. — Le chêne-liége, de l'écorce duquel on fait les bouchons, croît dans le midi de la France. — Les fruits du hêtre sont connus sous le nom de faînes et fournissent une huile excellente. — Le châtaigner porte des fruits connus sous le nom de châtaignes et de marrons, dont l'enveloppe verte est épineuse. Le bouleau, dont l'écorce est blanche, nous donne un excellent charbon et un très bon bois à brûler. Le tilleul, le peuplier, le platane aux larges feuilles, l'acacia, aux fleurs odoriférantes, le saule-pleureur, le marronnier d'Inde, remarquable par la beauté de ses fleurs, font l'ornement de nos jardins et de nos promenades.

28. Le café.

Cette graine, qui procure une boisson si agréable, vient d'un bel arbre, originaire de l'Arabie heureuse et de l'Ethiopie, où il atteint une hauteur de 30 à 40 pieds. Ses feuilles qui restent toujours vertes, ressemblent aux feuilles du laurier, et les fleurs qui ont l'odeur du jasmin, sont blanches et viennent toujours plusieurs ensemble dans les aisselles des feuilles. Un fruit semblable à une cerise succède à ces fleurs; il renferme deux graines, que nous connaissons sous le nom de graines de café. Pour les délivrer de leur enveloppe charnue, on met les fruits dès qu'ils sont parvenus à leur maturité, dans une espèce de moulin.

On a transplanté le cafier aux Indes orientales et occidentales, et l'usage du café s'est répandu presque sur toute la terre. Au milieu du quinzième siècle, cette boisson était à peine connue dans l'Arabie même, et l'on n'en faisait usage que dans quelques cantons de la Perse. Un muphti d'Aden, appelé Gemal-Eddin, qui fit un voyage dans ce pays, y trouva des gens qui prenaient du café. Il s'aperçut qu'entre autres propriétés il avait surtout celle de dissiper les pesanteurs de la tête, d'égayer l'esprit et de chasser le sommeil sans incommoder. A son retour, il fit usage du café avec ses derviches à l'entrée de la nuit, afin de la leur faire passer en prières avec plus de liberté d'esprit.

On rapporte que ce fut un berger qui, le premier, remarqua les propriétés du café: ses chèvres ayant mangé quelques graines tombées, parurent agitées, et ne se livrèrent point au sommeil.

29. L'Afrique.

Quand on aborde en Afrique sur la côte de la Méditerrannée, on gravit d'abord des collines assez fertiles situées au pied de l'Atlas, et, après avoir franchi cette haute chaîne de montagnes, on arrive dans l'immense désert de Sahara, qui a mille lieues de long et deux ou trois cents lieues de

large. C'est un plateau sablonneux, privé d'eau et de verdure, brûlé par une chaleur ardente. Au-delà, se trouvent les pays arrosés par le Nigre; les voyageurs européens n'ont point encore pénétrés plus avant dans l'intérieur de l'Afrique; on ne connaît guère que les côtes de ce continent, qui est trois fois plus étendu que l'Europe. Il est habité par la race nègre, encore ignorante et sauvage.

L'Afrique renferme beaucoup d'animaux féroces, tels que le lion, le tigre, l'hyène, le chacal. Ses fleuves nourrissent d'énormes crocodiles, et ses forêts recèlent le serpent boa. Là vivent encore l'éléphant, l'hippopotame, la girafe, le buffle, le chameau et des oiseaux très remarquables, tels que l'autruche et le perroquet.

Les Européens vont chercher en Afrique l'ivoire et la poudre d'or.

30. Vent, tempête, ouragan.

Le vent est l'air en mouvement. Plus ce mouvement est rapide, plus le vent est fort. Le vent ne devient sensible que lorsqu' il fait environ une lieue à l'heure, comme un homme qui marche. Le vent est fort, lorsqu' il fait huit lieues à l'heure; il est très fort, lorsqu' il en fait vingt, et ouragan, lorsqu' il fait de trente à quarante lieues par heure.

Dans sa plus grande violence, le vent renverse les édifices et déracine les arbres, il lance des pierres avec la rapidité du boulet; il produit sur la mer des vagues d'une hauteur énorme lesquelles engloutissent les vaisseaux; il soulève les eaux, et les pousse dans l'intérieur des terres, où elles occasionnent des inondations désastreuses.

Dans les parties du grand Océan qui avoisinent l'équateur, un vent modéré souffle constamment du levant au couchant; on l'appelle vent alicé. Dans les mers qui baignent les pays chauds, les vents soufflent six mois dans une même direction, et six mois dans la direction opposée: ces vents se nomment moussons. Enfin, près du rivage, le vent, pendant le jour, vient de la mer, et pendant la nuit il vient

de la terre: le premier s'appelle brise de mer, et le second brise de terre. Les navigateurs profitent de tous ces vents pour se diriger dans leurs voyages.

31. Le fer.

Le fer est le plus utile de tous les métaux, aussi est-il le plus généralement répandu dans la nature. Il sert à fabriquer les instruments d'agriculture, les outils des artisans, les machines des fabriques, les rails des chemins de fer, et à construire des ponts, qu'on appelle ponts de fils-de-fer. On convertit le fer en acier, en l'entourant de poussière de charbon et en l'exposant à une forte chaleur. Les instruments tranchants, les couteaux, les rasoirs, les canifs, les ciseaux sont d'acier. L'aimant qu'on appelle aussi fer magnétique, a la propriété d'attirer le fer. — Les meilleurs fers sont ceux de Suède et de Norvège.

32. Le page et le perroquet.

Une certaine princesse
Avait un perroquet,
Qui l'amusait sans cesse
Par son joli caquet.
Dans une belle cage
L'oiseau fut enfermé,
Et par un petit page
Soigneusement gardé.
Un jour que la princesse
Etait à l'opéra,
L'oiseau plein de finesse,
Au gardien échappa.
Que fit le pauvre page,
Dans un si grand malheur?
Auprès de cette cage,
Il resta tout en pleurs.
Quand la jeune princesse
Revint de l'opéra,

Le page avec tristesse
A ses pieds se jeta.
„A quoi bon ces alarmes?“
Dit-elle avec bonté:
„Essuyez donc ces larmes,
Car tout est pardonné!“

33. L'Amérique.

Il y a environ trois siècles et demi que l'Amérique fut découverte par les Espagnols, sous la conduite d'un navigateur génois, nommé Christophe Colomb. A cette époque, il y avait en Amérique deux empires remarquables par leur civilisation: celui du Mexique, qui fut subjugué par Cortès, et celui du Pérou ou des Incas, dont la conquête fut faite par Pizarre. Les Espagnols prirent encore possession des pays qui forment aujourd'hui la Colombie, le Chili et le Paraguay. Les Portugais s'emparèrent des vastes contrées du Brésil. Les Anglais s'établirent aux Etats-Unis, qui depuis se sont rendus indépendants de l'Angleterre et ont formé une république dont les principales villes sont: New-York, Boston, Philadelphie. Les Français s'établirent dans le Canada.

Les anciens habitants de l'Amérique furent d'abord réduits au plus cruel esclavage; la Barbarie et la cupidité des Espagnols n'en épargnèrent qu'un petit nombre; et il n'existe plus de peuplades indépendantes que dans les régions situées aux deux bouts de l'Amérique.

L'Amérique et surtout le Pérou est très riche en mines d'or et d'argent. Les animaux y sont de petite taille. Le climat y est généralement plus froid qu'en Europe et en Afrique; il s'y trouve beaucoup de plaines marécageuses. Les pommes de terre ont été importées d'Amérique en Europe, et la culture de cette plante rend désormais impossibles les famines qui autrefois ont désolé notre pays. La pâte sucrée composée du cacao, connue sous le nom de cho-

colat, nous vient du Mexique; elle a été introduite en Europe l'an mil cinq cent vingt.

34. La noix.

Deux petits garçons trouvèrent une noix sous un grand arbre près de leur village. — „Elle est à moi, dit Ignace; car je l'ai vue le premier". — „Non, elle m'appartient, reprit Bernard; car c'est moi qui l'ai ramassée". Là-dessus s'engagea entre eux une violente querelle.

„Je veux vous mettre d'accord, dit un jeune homme qui passait justement par-là. Il se plaça entre les deux garçons, cassa la noix et dit: „L'une des coquilles appartient à celui qui, le premier, a vu la noix; l'autre à celui qui l'a ramassée. Quant à l'amande, je la garde pour prix du jugement que j'ai porté. „Ceci, ajouta-t-il en riant, est le dénouement habituel de la plupart des procès."

35. Les pierres précieuses.

Les pierres précieuses ont reçu différents noms, selon leur couleur et leur forme: le rubis est rouge, l'émeraude verte, l'améthyste violette, le saphir bleu, le topaze jaune, la turquoise bleu-céleste.

Les diamants sont les plus purs et les plus brillants des minéraux et viennent presque tous des Indes et du Brésil; on en trouve depuis peu dans les monts Ourals. On évalue le poids du diamant en carats; le carat vaut quatre grains; un diamant d'un carat vaut 250 francs de France, mais le prix augmente dans une proportion plus rapide que le poids. — Les diamants les plus célèbres sont: celui d'un prince indien, il pèse 367 carats; celui du Grand Mogol; il est de la forme et de la grosseur d'un oeuf coupé par le milieu, et pèse 279 carats; celui de l'empereur de Russie, du poids de 195 carats; il est gros comme un oeuf de pigeon; celui de la couronne en France pèse 136 carats; on appelle ce diamant le Régent, il vaut cinq millions. Plusieurs diamants d'une grande valeur furent pris par les Suisses lors de la

bataille de Granson: un de ces diamants orne maintenant la tiare du pape. Charles le Téméraire l'estimait à l'égal d'une province.

36. La canne à sucre.

La canne à sucre appartient à l'espèce des herbes. Elle a, comme les autres herbes, une tige creuse qu'on appelle tuyau et qui est partagée par plusieurs jointures; ses feuilles sont longues et étroites et pourvues d'une raie blanche dans le milieu. Les fleurs qui ressemblent pour la forme aux fleurs d'avoine, sont bordées de longs poils fins et soyeux. La canne à sucre est une des plus grandes herbes, car elle peut atteindre une hauteur de six à dix pieds. Elle est originaire des Indes orientales d'où elle a été transportée dans plusieurs autres pays de la zône torride, surtout en Amérique. C'est dans ce dernier pays que la culture de cette plante a fait le plus de progrès, et c'est de là que nous tirons la plus grande partie de notre sucre.

Pour gagner cette substance nourrissante et saine, on coupe les nouveaux jets des cannes à sucre avant que les fleurs y paraissent, et on les fait écraser dans les moulins à sucre par un grand cylindre, appelé tambour. Puis on mêle à la liqueur qu'on en tire de cette manière, une certaine quantité de chaux qui sert à séparer du suc la matière collante qu'il contient, après quoi on le fait ébouillir. En froidissant il prend de la consistance, et cette première espèce de sucre s'appelle sucre crû. Il est brun et on le raffine de différentes manières pour le rendre aussi blanc qu'est celui dont nous nous servons ordinairement.

37. La France.

La France, bornée au nord par la Manche et la Belgique, à l'est par l'Allemagne, la Suisse et l'Italie, au midi par la mer Méditerranée et l'Espagne, à l'ouest par l'océan Atlantique, a une population de plus de 36 millions 745 mille habitants. Les principales chaînes de montagnes sont les

Alpes, les Ardennes, les Vosges, le Jura, les Cévennes. Le Rhin, le Rhône, la Loire, la Garonne, la Seine sont les principaux fleuves. Elle est partagée en 88 départements, qui ont chacun un chef-lieu ou résidence du préfet. Paris, sur la Seine, avec une population de 1,525,000 habitants, est la capitale de l'empire. Les autres grandes villes sont: Lyon, Rouen, Strasbourg, et les principaux ports de mer sont: Bordeaux, Le Havre, Brest, Cherbourg, Nantes, Marseille et Toulon.

38. Les deux voyageurs.

Le compère Thomas et son ami Lubin
Allaient à pied tous deux à la ville prochaine.
Thomas trouve sur son chemin
Une bourse de louis pleine;
Il l'empoche aussitôt. Lubin d'un air content,
Lui dit: pour nous la bonne aubaine!
Non, répond Thomas froidement,
Pour nous n'est pas bien dit, pour moi, c'est différent.
Lubin ne souffle plus: mais en quittant la plaine,
Ils trouvent des voleurs cachés au bois voisin.
Thomas tremblant et non sans cause,
Dit: nous sommes perdus! Non, lui répond Lubin,
Nous n'est pas le vrai mot, mais toi, c'est autre chose.
Cela dit, il s'échappe à travers les taillis.
Immobile de peur, Thomas est bientôt pris:
Il tire la bourse et la donne. —
Qui ne songe qu' à soi quand la fortune est bonne,
Dans le malheur n'a point d'amis.

39. La fauvette.

Parmi les hôtes des bois, les fauvettes sont les plus nombreuses comme les plus aimables; vives, agiles, légères et sans cesse remuantes; tous leurs mouvements ont l'air du sentiment, tous leurs accents le ton de la joie. Ces jolis oiseaux arrivent au moment où les arbres développent leurs

feuilles, et commencent à faire éclore leurs fleurs. Ils se dispersent dans toute l'étendue de nos campagnes: les uns viennent habiter nos jardins; d'autres préfèrent les avenues et les bosquets; plusieurs espèces s'enfoncent dans les grands bois, et quelques-unes enfin se cachent au milieu des roseaux. Ainsi les fauvettes remplissent tous les lieux de la terre, et les animent par les mouvements et les accents de leur tendre gaîté! Mais la nature semble avoir oublié de parer leur plumage. Il est obscur et terne.

40. Le phare d'Alexandrie.

On appelle phare une tour illuminée pendant la nuit pour détourner les vaisseaux des rochers ou des bancs de sable. Le plus célèbre était celui de Pharos, petite île située près de la côte d'Egypte, non loin de la ville d'Alexandrie. Il était composé de plusieurs étages en forme de pyramide. L'intérieur contenait plusieurs centaines de chambres et un grand nombre d'escaliers. On s'y égarait comme dans un labyrinthe. La pente des escaliers était si douce que les bêtes de somme les montaient facilement.

La ville d'Alexandrie fut fondée par Alexandre le Grand l'an 332 avant Jésus-Christ; elle fut plus tard la capitale de l'Egypte sous les rois Ptolémée. Elle avait cinq ports de mer, des palais magnifiques, une académie et un musée où se trouvait une bibliothèque composée de 400,000 volumes.

41. Le verger.

Vous vous rappelez, mes chers amis, combien les arbres à fruits paraissaient beaux, il y a trois semaines, lorsqu' ils étaient encore en pleine fleur. Les fleurs sont maintenant passées et les fruits croissent à la place et les remplacent. Ils deviennent de jour en jour plus gros, jusqu' à ce que la chaleur du soleil les colore; et alors ils seront bons à cueillir.

Les arbres étendus en éventail contre la muraille s'appellent, comme vous savez, espaliers, et les autres, arbres à plein vent. Les premiers rapportent plus sûrement et de plus beaux fruits parce que, dans les gelées, on peut les couvrir avec des nattes de paille, et que la muraille, échauffée par le soleil, avance leur maturité. Les arbres à plein vent passent pour avoir leur fruit d'un goût plus fin et plus délicat.

42. Le chameau.

Ce que le renne est pour les pauvres habitants de la Laponie et du Groënland, le chameau l'est pour quelques peuples de l'Orient et principalement pour les Arabes. Il y en a deux variétés: le dromadaire et le chameau proprement dit. Celui-ci a deux bosses, tandis que le premier n'en a qu'une. Le chameau est destiné à vivre dans les contrées sablonneuses, arides et brûlées par le soleil. Sa hauteur est d'environ six pieds et son corps est couvert d'un poil brun ou châtain. Ses pieds sont faits pour marcher dans les sables. Il se contente de peu de nourriture et peut rester jusqu' à huit jours sans boire. Les Arabes regardent le chameau comme un présent du ciel. Rien, en effet n'égale pour eux l'utilité de cet animal, tout difforme qu'il est. Ils se nourrissent de son lait et de sa chair, et son poil leur fournit des vêtements; il transporte les plus lourds fardeaux et traverse le désert avec une rapidité extraordinaire. On peut l'appeler avec raison le navire du désert.

La charge du chameau est de 1000 à 1200 livres, et avec ce fardeau il fait douze lieues par jour; sans charge il parcourt en un seul jour jusqu' à cinquante lieues. Il est doué de la faculté de découvrir une source à une demi-lieue de distance. Il a deux estomacs, dans l'un desquels il peut conserver l'eau pendant plusieurs jours. Lorsque les voyageurs éprouvent une grande disette d'eau, ils prennent

le parti de tuer un chameau pour boire l'eau contenue dans son estomac et qui est toujours douce et salubre.

43. Les épis.

Un villageois alla un jour visiter son champ pour voir si le grain serait bientôt parvenu à sa maturité. Il était accompagné de son fils, le petit Tobie. „Regardez, papa, lui dit l'enfant sans expérience, comme quelques-unes des tiges du blé tiennent leur tête droite et haute: ce sont apparemment les meilleures: et ces autres qui se baissent presque jusqu' à terre sont assurément bien loin de les valoir".

Le père cueillit quelques épis et dit: „Regarde un peu, mon enfant; cet épis qui dressait si fièrement la tête, est tout à fait vide: au contraire, celui-ci, qui s'inclinait avec tant de modestie, est rempli des plus beaux grains".

44. Rhodes et son colosse.

L'île de Rhodes est dans la mer Méditerrannée, à quatre lieues de la côte de l'Asie-Mineure. Elle a 16 lieues de long et 6 de large. Elle est arrosée par une multitude de petites rivières qui descendent d'une chaîne de montagnes. Rhodes était renommée dans l'antiquité par la pureté de son ciel, la douceur de son climat et l'excellence de ses fruits. Elle formait une république puissante, et sa flotte dominait les mers. Les chefs-d'oeuvre de l'art la rendirent aussi célèbre dans toute la Grèce. On citait surtout son colosse, statue d'Apollon, de 70 coudées de hauteur, et qui laissait les navires passer à pleines voiles sous ses jambes. Un tremblement de terre le renversa, 56 ans après son érection, et il resta longtemps gisant dans la poussière. Après la conquête de Rhodes par les Sarrasins l'an 653, un juif acheta ce colosse, et en fit emporter les débris par 900 chameaux.

Après la perte de la Palestine en 1309, les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem choisirent cette île pour leur résidence et prirent le nom de chevaliers de Rhodes.

Obligés de la quitter deux siècles plus tard (en 1522), ils s'établirent à Malte au sud de la Sicile (en 1530), et se nommèrent dès lors chevaliers de Malte.

45. Le champ de blé.

Allons faire un tour dans le champ de blé. Il y en a de plusieurs espèces, celui-ci est du froment. Je le reconnais à la hauteur de ses tiges. J'espère que nous en aurons une abondante récolte. Elle sera bonne à ramasser dans le mois d'août, qu'on appelle le mois des moissons. Alors on coupera par le pied, avec une faucille, les tiges de paille qui supportent les épis, et on les liera en bottes appelées gerbes pour les porter dans la grange, les battre avec un fléau, et les vanner, pour séparer les débris de paille du grain. On enverra ce dernier au meunier pour le moudre en farine sous la grosse meule de son moulin à eau ou à vent. Enfin la farine sera vendue au boulanger pour en faire du pain et au pâtissier pour en faire des biscuits et des pâtés.

Voici une autre espèce de blé qu'on appelle orge. Voyez-vous comme elle a des barbes longues et fourrées? Elle est fort utile. Les fermiers la vendent par boisseaux aux marchands de drêche, qui la font tremper dans l'eau pour la faire germer. Alors on la sèche et elle devient drêche. On y verse une grande quantité d'eau, puis on y mêle du houblon qui lui donne un goût agréable d'amertume, et l'empêche de s'aigrir. Enfin, en brassant ce mélange, on en fait de la bière. L'orge est aussi fort bonne pour nourrir les dindons, les poules et autres oiseaux de basse-cour.

46. Le petit voleur.

Après une nuit très-orageuse pendant laquelle le vent avait soufflé avec violence, le petit Grégoire s'aperçut qu'il y avait beaucoup de pommes tombées sur l'herbe dans le verger voisin.

Vite, il écarte les branches de la haie, et s'introduit furtivement par cette ouverture; puis il ramasse des pommes en quantité, et en remplit les poches de sa veste. Au même instant le propriétaire paraît à la porte de son jardin, armé d'un gros bâton avec lequel il menace le petit voleur. Celui-ci se hâte de fuir, et croit pouvoir passer par le même trou qu'il a fait pour entrer.

Il se glisse donc à quatre pattes à travers la haie; et déjà il se croit sauvé, lorsqu'il se sent retenu par ses poches, qui étaient trop pleines pour qu'il pût passer.

Pendant qu'il fait de vains efforts pour écarter les branches d'aubépine, le propriétaire arrive près de lui, et fait semblant de vouloir le battre comme il le méritait; il parle même de le conduire en prison.

Mais après lui avoir fait rendre les pommes, il se contente de le réprimander sévèrement, en lui faisant promettre de ne plus jamais se rendre coupable d'une aussi vilaine action.

Grégoire eut une si belle peur et fut d'ailleurs si honteux de ce qu'il avait fait, que jamais il ne se laissa tenter de toucher au bien d'autrui.

47. Dialogue.

Où vas-tu Alfred?
Je vais acheter du papier. T'en faut-il aussi?
Oui, car je n'en ai plus qu'une feuille chez moi.
Bien, alors nous irons en acheter ensemble.
Avec plaisir. J'ai besoin de plusieurs autres choses chez le papetier.
Chez quel papetier irons-nous?
Chez celui qui me fournit ordinairement. Voici le magazin, entrons.
Monsieur, nous désirons avoir du papier à lettre.
Je vous montrerai ce que j'ai de plus beau; en voici.
Je le trouve trop mince. Faites-nous en voir de plus fort.
Comment trouvez-vous celui-ci?

Il est un peu trop bleu et puis il est taché en différents endroits.
En voici d'autre; il est un peu plus glacé et plus épais.
Combien le vendez-vous le cahier?
Deux bons gros, monsieur.
Ah! comme c'est cher!
En voici que je puis vous laisser à moins, mais il n'est pas si bon que celui que vous tenez à la main.
Eh bien! donnez-moi dix cahiers de celui-ci.
Ne désirez-vous pas autre chose? J'ai d'excellentes plumes métalliques.
Ce matin je suis pressé, je reviendrai une autre fois.
Si vous voulez me laisser la note des objets dont vouz avez besoin, je puis vous les envoyer chez vous.
Alors, la voici: du papier réglé, quatre mains de papier ordinaire, quelques guide-ânes, de la gomme élastique, de la cire à cacheter, des enveloppes, des pains à cacheter.
Bien, monsieur, je vous enverrai tout cela aujourd'hui même.

48. Lettre.

Mon cher ami!

Tu sais avec quel plaisir je vais chaque matin te prendre, et comme nous faisons gaîment ensemble le chemin de l'école. J'y suis tellement habitué que j'ai beaucoup de peine, à faire ce chemin sans toi. Mais aujourd'hui il m'est tout-à-fait impossible de me rendre chez toi.

Mon père est tombé subitement malade, et il réclame tous mes soins. Je dois aller à la pharmacie, chez le médecin, et faire les autres commissions. Voilà pourquoi je ne puis aller à l'école aujourd'hui, et même il n'est pas sûr que je puisse m'y rendre demain. Veuille, mon cher ami, en prévenir M. B., afin qu'il ne croie pas que je manque l'école par légèreté ou par paresse. J'espère que le bon Dieu ne tardera pas à rendre la santé à mon cher

père, et que je pourrai bientôt aller te prendre comme ci-devant.

Ton dévoué ami
Jules D.

49. Lettre.

Mon cher Guillaume!

Lorsque je me trouvais dernièrement chez toi, tu me montras un livre orné de jolies gravures, lequel, si je ne me trompe, était une relation de voyages. Tu me dis en même temps qu'il était très instructif et fort intéressant. J'ai justement à présent mes vacances, et, comme j'ai déjà terminé mes tâches, il me reste un peu de temps, que j'aimerais employer d'une manière utile. Aurais-tu la bonté, mon cher Guillaume, de me prêter ce beau livre pour quelque temps? Je te promets d'en avoir le plus grand soin, et de le garder tout au plus huit jours. Comme je ne doute pas que tu ne remplisses mes désirs, je te promets de te rendre la pareille avec le plus grand plaisir, quand l'occasion s'en présentera. Adieu, mon cher ami, n'oublie pas

Ton tout dévoué
Alexis B.

50. Réponse à la lettre précédente.

Mon cher Alexis!

Tu sais combien nous nous aimons, et que je ne puis rien te refuser; malheureusement je me trouve dans l'impossibilité d'acquiescer à ton désir. Le livre en question se trouve entre les mains d'un de nos camarades, qui m'avait prié de le lui prêter, il y a une quinzaine de jours. Dès qu'il l'aura lu, il me l'enverra, et nul autre que toi ne l'aura après lui. Compte sur ma parole, et conserve-moi toujours ton affection.

Ton ami
Guillanme S.

51. Lettre.

Mon cher frère!

Celui qui demeure à la campagne est, à beaucoup d'égards, très-souvent dans l'embarras. Nous devons aller chercher à quelques lieues ce que vous autres, gens de la ville, avez sous la main. Je me trouve dans ce cas-là aujourd'hui. J'aimerais m'habiller de neuf pour la fête du village, mais il m'est impossible de me procurer l'étoffe nécessaire, si tu ne viens à mon secours. C'est pourquoi, comme je puis compter sur ta bonne volonté, je te prie de m'acheter chez l'un de vos meilleurs marchands $4\frac{1}{2}$ aunes de drap noir pour un habit, et $2\frac{3}{4}$ aunes pour un pantalon, couleur gris-clair. Choisis uu drap fort et bon, et dont l'aune ne revienne pas à plus de quatre florins.

Je t'envoie l'argent ci-inclus, et je te prie de ne pas me faire attendre trop longtemps.

Ton dévoué frère
Auguste.

52. Le ver à soie.

La soie est la coque d'une chenille qui nous est venue originairement des Indes orientales. L'an 560, des moines que l'empereur Justinien avait envoyés aux Indes, apportèrent des vers à soie à Constantinople, d'où la culture de la soie s'est répandue en Europe. Le ver à soie est une chenille d'une espèce merveilleuse. Au printemps, dès qu'il fait chaud, il sort d'un petit oeuf rond et plat. Plus le ver à soie, qui est d'abord d'un gris foncé et dont la tête est noire, grandit, plus il change de couleur, et enfin il prend une couleur blanchâtre. Il se nourrit des feuilles du mûrier. Dès sa naissance on voit sortir de son estomac le petit bout d'un fil de soie avec lequel il s'attache de la même manière que l'araignée. C'est avec ce fil que, à peu près six semaines après sa naissance, il commence son filage qu'il forme d'un suc glutineux qui sort de son estomac. Ce ver à soie emploie un jour entier à affermir et à tendre

son filage. Le second jour il commence à se couvrir entièrement d'un cocon de soie dans lequel il se transforme en chrysalide. Cette chrysalide se tient quinze jours à trois semaines comme morte et se change enfin en papillon qui ouvre lui-même son tombeau de soie et en sort tout métamorphosé. Quelques jours après la femelle fait sa ponte et ensuite elle meurt avec le mâle. Un seul cocon contient un fil de 930 pieds de longueur; comme il est double, ces deux fils font près de 2000 pieds qui ne pèsent cependant que $2\frac{1}{2}$ grains. Dans les manufactures de soie, on met les cocons dans un four chaud pour empêcher les chrysalides de reprendre vie, car, dès que le papillon a percé le cocon, on ne peut plus dévider la soie. Ensuite on les met dans de l'eau chaude et on les dévide. 2300 vers à soie fournissent une livre de soie.

53. La conscience.

Quelle est cette voix divine qui nous parle sur cette terre? Quel est ce guide sûr d'un être ignorant et faible, mais sensé et libre? C'est toi, ô conscience, c'est toi qui es le juge infaillible du bien et du mal. Qu'y a-t-il de plus sacré que ta voix? Qu'est-ce qui peut nous conduire plus sûrement à la félicité que de l'écouter et de lui obéir? De quoi ne nous rendrions-nous pas coupables en l'étouffant en nous? Qui de vous serait assez aveuglé et insensible pour le vouloir?

54. Tout est passager.

Qui peut reconnaître la reine des fleurs dans une rose sèche? Qu'est-ce qui nous rappelle en elle sa beauté primitive? Quoi donc? dites-le-moi. Qu'est devenu son agréable odeur? Quels papillons voit-on se poser sur sa corolle flétrie? Lesquels? je vous demande. Il en est de même de tous les avantages extérieurs de l'homme, surtout de la beauté. —

Tout passe et disparaît sur cette terre. Mais qu'y a-t-il de plus passager que le temps? Qu'est-ce que le court chemin que nous avons encore à faire jusqu' à la mort? Les années ne nous paraissent longues que quand elles sont encore loin de nous. —

Qui est celui d'entre vous, qui puisse compter sur l'état présent des choses? Qui voyons-nous donc toujours grand, toujours heureux ici-bas? Le riche devient pauvre, le puissant devient faible. Sur quoi pouvons-nous nous reposer? Qu'est-ce qui peut nous inspirer de la confiance dans l'avenir? Quoi, si ce n'est une bonne éducation, qui nous mette en état de nous suffire à nous-mêmes?

55. Les fleurs.

Un beau jour de printemps, la petite Marguerite était allée se promener le long des prairies qui se trouvaient près du village et s'amusait à cueillir des fleurs pour en faire un bouquet.

Elle aperçut, près d'une haie d'épines, une quantité de jolies violettes. Transportée de plaisir, elle se mit à les cueillir sans précaution.

„Mon enfant, lui cria un vieux paysan, éloigne-toi de cette haie; des serpents vénimeux y font leur demeure."

Marguerite fut frappée de terreur, et s'arrêta un moment. Mais son désir de posséder ces jolies fleurs était trop vif, pour qu'elle fût capable de le surmonter. „Il faut, dit elle, que j'aie encore cette violette qui sort du milieu de l'herbe et dont la couleur est d'un si beau bleu."

Au moment où elle allait la cueillir, une vipère s'élança tout à coup sur elle, se roula autour de son bras, la mordit, et lui insinua son venin mortel. La pauvre petite fille mourut au bout de quelques heures.

56. Bruxelles.

Cette ville, autrefois capitale du Brabant et de la Belgique, et résidence, alternativement avec la Haye de la cour

et des états généraux, est située sur la Senne et sur un superbe canal. Elle est belle, grande et bien peuplée. Parmi ses édifices remarquables, on admire l'église paroissiale de Sainte-Gudule, les statues qui s'y trouvent, les vitraux peints, la chaire de vérité, et les mausolées, l'église succursale du Sablon et le mausolée de la famille de la Tour-et-Taxis; les cendres de J. B. Rousseau y reposent dans la chapelle de Sainte-Barbe; l'église paroissiale de Sainte-Cathérine, où se trouvent un chef-d'oeuvre de Gaspard de Grayer et quelques autres bons tableaux.

Parmi les autres curiosités, on remarque la Grand'-Place, où est situé l'hôtel-de-ville et sa tour gothique, haute de 364 pieds; la place royale et la belle église paroissiale de Saint-Jacques; la jolie place de Saint-Michel, malheureusement dégradée, et dont le coup-d'oeil est offusqué par une plantation d'arbres insignifiants; la place de la Monnaie, sur laquelle est bâti le grand Théatre-Royal; la place du Sablon et sa magnifique fontaine; le marché au grain; le canal, les quais et l'entrepôt; la façade de l'église des Augustins; le palais d'Orange qui contient la bibliothèque publique, le musée et le cabinet de physique; le jardin botanique; le palais de justice; plusieurs fontaines, entre autres celle de la Chapelle. Le parc est une des plus agréables promenades dont on puisse se faire une idée; il joint la symétrie des jardins italiens à la variété des jardins anglais. On remarque dans un des bas-fonds un bassin quadrangulaire, où le czar Pierre I se laissa tomber lors de son voyage à Bruxelles, en 1717.

57. De la modestie (lettre).

Mon cher Charles!

S'il y a quelqu'un de modeste, c'est ton bon frère Guillaume, et je te recommande sa bonne conduite comme un modèle à suivre. La modestie est une excellente qualité qui est ordinairement la compagne du vrai mérite; elle entraine et captive le coeur des gens, tandis que d'un autre

côté il n'y a rien de plus repoussant ni de plus dégoûtant que la présomption. Nous détestons celui qui se loue sans cesse et, toujours héros de sa propre histoire, ne dit que du bien de soi; mais celui qui cherche à cacher son propre mérite et fait ressortir celui d'autrui en ne parlant de soi que fort peu et avec modestie, ne manque jamais d'impressionner favorablement l'esprit de ses auditeurs ni de gagner leur estime et leur affection. Il y a pourtant une grande différence entre modestie et gaucherie timide: celle-ci est ridicule autant que celle-là est estimable, et l'on méprise tout aussi bien le lourdand que l'insolant. Il faut savoir comment on doit faire son entrée dans un salon, comment on parle et répond aux personnes, sans perdre contenance ni se trouver embarrassé. L'homme grossier, le lourdaud perd la tête, quand il paraît dans la bonne société; il ne sait que faire de ses mains, se trouble quand on lui adresse la parole, répond pesamment et brédouille même; mais l'homme du monde s'y fait remarquer par l'assurance élégante et mesurée avec laquelle il se présente; il parle même aux personnes qu'il ne connaît pas, sans se déconcerter et d'une manière libre et naturelle. Ce point, si important et si nécessaire dans la vie sociale, s'appelle „connaissance du monde et savoir-vivre". Il arrive souvent qu'un homme de grands talents, mais qui ne connaît pas le monde, est moins bien accueilli que celui qui lui est inférieur en culture intellectuelle, mais qui se comporte plus décemment.

Ce sujet mérite de fixer toute ton attention, penses-y bien et tâche d'allier la modestie à des manières élégantes et naturelles.

58. De l'amitié (lettre).

Mon cher fils!

Les jeunes gens de ton âge ont ordinairement en eux une franchise tout candide, qui en fait souvent la proie et le jouet des personnes rusées et expérimentées. Ils croient que chaque fourbe qui se dit leur ami l'est réellement, et

ils répondent à ces protestations hypocrites d'amitié par une confiance irréfléchie et sans bornes, qui leur porte toujours préjudice et les perd même quelquefois. Tu vas entrer dans le monde; mets-toi en garde contre de telles amitiés. Accueille chacun avec prévenance, mais avec grande circonspection, réponds aux avances avec politesse, mais n'accorde pas sur le champ ta confiance. Ne fais jamais ton ami d'une personne que tu n'as vue qu'une fois ou que tu ne connais que depuis peu. La sincère amitié ne se développe qu'avec des mérites réciproques.

La première chose dans le choix de tes amis, c'est le choix de ta société. Tâche, autant que possible, de t'attacher à des personnes qui soient placées au-dessus de toi. Tu t'élèves dans leur société autant que tu t'abaisses en t'attachant à celles qui sont au-dessous de toi, car tu n'es l'égal des gens que tu hantes. — Mais comprends bien ce que je te dis au sujet des personnes placées au-dessus de toi, et ne pense pas que je veuille faire allusion à leur naissance ou à leur position sociale, non, je ne parle que de leur mérite et de l'estime dont elles jouissent.

Il y a deux sortes de bonne société: la première, la bonne compagnie, est composée de gens qui donnent le ton à la cour et dans les parties de plaisir; la dernière, de ceux qui se distinguent par leur mérite particulier ou brillent dans les arts et les sciences. Ce que j'entends par mauvaise compagnie, que tu dois éviter par tous les moyens possibles, c'est la société de ceux qui, insignifiants et méprisables par eux-mêmes, se trouvent très honorés d'être en ta compagnie et flattent les folies et les vices dont tu es infecté, pour avoir commerce avec toi.

Tu vas me demander maintenant s'il dépend toujours de Vous d'être admis dans la bonne société et quels sont les moyens d'y arriver. — Certainement; on peut y être admis, et cela par son propre mérite, pourvu qu'on se trouve dans une position qui Vous permette de Vous présenter en homme de bonne famille. Avec du mérite et du savoir-

vivre, on peut bien des choses: une éducation soignée nous donne accès dans les meilleures sociétés; et le savoir-vivre nous en rend dignes, car comme je te l'ai souvent répété: la politesse et l'urbanité sont l'ornement indispensable de toutes les bonnes qualités, comme celui de tous les talents. Sans elles, on n'a jamais vu ni science ni perfectibilité, quelles qu'elles soient, briller dans tout leur éclat. Le savant sans urbanité est un pédant; le philosophe, un cynique; le soldat, une brute, tout le monde enfin, disgracieux.

59. La mort et le bûcheron.

Un vieillard ayant coupé du bois et l'ayant chargé sur son dos, allait le porter chez lui; mais trouvant le fardeau trop pesant, il le jeta à terre et appela la Mort. Celle-ci étant accourue, et ayant demandé au vieillard pourquoi il l'appelait: „Pour m'aider à recharger ce fardeau", lui répondit l'infortuné tout effrayé.

60. Frédéric II. et le meûnier.

Frédéric le Grand faisant bâtir Sans-souci, avait besoin d'un petit champ appartenant à un moulin, dont le voisinage était peu favorable aux méditations d'un roi philosophe. Il fit offrir au meûnier beaucoup au-delà de ce que son bien valait. Celui-ci refusa constamment de céder sa propriété. Le prince l'ayant fait venir lui promit, outre un entier dédommagement, un moulin beaucoup plus grand. „Mon grand-père", répondit l'opiniâtre vieillard, a bâti ce moulin; je l'ai hérité de mon père, et mes enfants l'hériteront un jour de moi". „Mais", lui dit le roi, qui voulait éprouver la fermeté de son adversaire, savez-vous que je pourrais avoir votre moulin sans vous dédommager?" „Oui", répondit le meûnier, s'il n'y avait pas une chambre de justice à Berlin!" Le roi le renvoya en riant, et n'en parla jamais depuis.

61. La pluie.

Un marchand revenait de la foire; il était à cheval, et derrière lui se trouvait sa valise remplie d'argent La pluie tombait avec violence et le bon-homme était mouillé jusqu' aux os. C'est pourquoi il était fort mécontent, et murmurait de ce que Dieu lui donnait un si mauvais temps pour son voyage.

Bientôt il arriva dans une épaisse forêt, et pensa mourir de frayeur, en voyant un brigand qui se tenait au bord du chemin. Celui-ci le coucha en joue avec son fusil et voulut faire feu. Mais la poudre ayant été mouillée par la pluie, le coup ne partit point, et le marchand, donnant de l'éperon à son cheval parvint à s'échapper heureusement.

Quand il se vit en sûreté, il se dit à lui-même: combien j'avais tort de ne pas supporter patiemment la pluie comme un bienfait de la Providence! si le temps eût été sec et beau, je serais mort et je nagerais dans mon sang, à l'heure qu'il est; mes enfants attendraient en vain mon retour. La pluie qui me faisait murmurer, vient à la fois de me sauver la vîe et de me conserver mon bien.

62. La citrouille et le gland.

Un paysan reposait à l'ombre d'un chêne et considérait une tige de citrouille qui s'étendait sur les buissons de la haie voisine. Il se mit à secouer la tête et dit en lui-même: „Hem! Hem! je n'aime pas que cette tige, si petite et si basse, porte de si gros fruits, tandis que ce grand et superbe chêne n'en porte que de si chétifs. Si j'avais créé le monde, c'est sur le chêne que j'aurais fait briller ces grosses citrouilles d'un jaune doré, et dont la moindre aurait pesé un quintal.

A peine eut-il parlé, qu'un gland tomba de l'arbre et l'atteignit si fortement aux nez que le sang en jaillit aussitôt. „Ouais! s'écria notre homme effrayé, je viens de rece-

voir le prix de ma sottise. Si ce gland avait été une citrouille, il n'aurait pas manqué de m'écraser.

63. Le chat et le cuisinier.

Dans un garde-manger que dévastaient les rats,
Un cuisinier, moins prudent que fidèle,
Avait placé pour sentinelle
Son favori Mignon, qui du peuple des chats
Était le plus parfait modèle.
C'était pour le gardien un poste périlleux:
Le fumet d'un pâté troublait sa conscience,
Et l'appétit du drôle était fort chatouilleux;
Mignon pourtant fait bonne contenance.
Il se lèche la patte, il se frotte les yeux,
Il approche, il recule, il se roule, il s'allonge;
Et par mille contorsions
Cherche à se délivrer de ses tentations.
Mais de son maître, hélas! l'absence se prolonge.
Tout s'use avec le temps, même la loyauté;
Et la faim de Mignon a longtemps résisté.
Il gratte la terrine et puis fait une pause;
Sa patte sur le bord nonchalamment se pose;
Il jette sur la croûte un regard de côté.
Il flaire le couvercle, il le lève, il s'arrête;
Il tourne et retourne la tête;
Mais son palais en est fort humecté,
Et par ce jeu fatal sa langue affriandée;
Sa dent même s'est hasardée.
Bref, la faim l'emporta sur la fidélité;
Et quand le cuisinier revint à son service,
Il ne trouva plus dans l'office
Que les débris de son pâté.

64. Départ du pâtre pour la montagne.

L'époque la plus intéressante de la vie du pâtre des Alpes, est sans doute celle où il quitte la vallée pour aller,

avec tout son troupeau, prendre possession de son habitation d'été. Le village entier est en émoi; le soleil n'a point encore doré de ses rayons les sommets des montagnes, que tout s'agite: hommes, femmes et enfants, chacun veut être, sinon acteur, du moins spectateur d'une scène qui intéresse vivement toute la population. Les contingents de vaches se rassemblent sur une prairie, où le maître vacher, tel qu'un général d'armée, passe en revue le troupeau, distribue l'ordre de la marche, nomme ses officiers, inspecte les bagages et donne enfin l'ordre du départ. L'avant-garde se met alors en mouvement. Aussitôt que l'on entend s'approcher le son des cloches, tous ceux qui sont restés dans leurs maisons quittent leurs occupations, le chemin se borde d'une haie de curieux; les fenêtres se garnissent d'une foule de têtes; le vieillard faible et débile se hâte lui-même de rejoindre ses petits-fils sur la galerie, devant la maison, pour jouir encore une fois d'un spectacle qui lui retrace des souvenirs si pleins de charmes. La première division du troupeau composée des vaches les plus belles, s'avance; immédiatement après vient le gros du troupeau, composé pour l'ordinaire de 200 à 300 vaches. L'arrière-garde est formée par le même bétail, suivi de quelques génisses, de chèvres, de porcs et de chiens, et enfin du menu bagage des vachers. Quelques jeunes pâtres marchent sur les côtés et à la suite du troupeau pour y maintenir l'ordre et la discipline; à leur démarche fière, à l'air de satisfaction que révèle leur physionomie, on peut juger de la part de gloire et de bonheur qu'ils s'attribuent dans cette campagne. Les dernières vaches viennent à peine de défiler qu'on aperçoit déjà, à plus d'une demi-lieue de distance les premières, gravissant les sentiers escarpés de la montagne. Ces animaux paraissent, comme leurs conducteurs, goûter par anticipation, la liberté illimitée, dont ils vont jouir sur les Alpes, et témoignent leur allégresse par toutes les démonstrations dont ils sont capables.

65. Les Khan ou kiarvanserai (karavanserail) de l'Orient.

On appelle du mot générique Khan tous les lieux publics où les voyageurs sont admis: on donne plus particulièremeut le nom de kiarvanserai aux bâtiments assez vastes pour recevoir de nombreuses troupes de marchands nommées kiarvan, et que nous appelons assez improprement caravanes. Ces édifices sont dus, presque tous, à la piété des pachas, ou des riches particuliers qui les ont fait construire, et les ont placés sous la sauvegarde de la religion, en consacrant à des mosquées le modique revenu qu'on en retire.

Les kiarvanserai sont presque toujours formés de quatre bâtiments qui renferment une cour; au rez-de-chaussée sont des écuries et des magasins; l'étage supérieur est divisé en un grand nombre de chambres; elles ont presque toutes une cheminée, et communiquent par une galerie extérieure; au milieu de la cour est une fontaine abondante et richement décorée; de magnifiques platanes en ombragent le pourtour, et offrent leur abri aux voyageurs fatigués.

C'est un spectacle intéressant que celui d'un Khan; lorsque, vers la fin du jour, plusieurs caravanes arrivent de divers endroits pour y passer la nuit; de longues files de chameaux viennent y déposer leurs charges précieuses; une foule de cavaliers les accompagnent et les suivent; ils ont des vêtements variés, des armes, des figures différentes. Le mouvement est général; on parle à la fois plusieurs langues; on se retrouve avec surprise; on se reconnait avec joie; les uns proposent des marchés; les autres s'interrogent sur les dangers de la route.

Un vieillard, inspecteur du Khan, chargé d'y maintenir le bon ordre, est assis à l'entrée; il reçoit les voyageurs, leur rend leur salut et les voeux qu'ils lui adressent; il s'informe de ceux qu'il n'aperçoit point encore: tous se félicitent de le revoir, et le traitent avec égards; il veille aux

intérêts de ses hôtes, assigne les places, prévient les discordes, et si, à la suite de ces riches convois, venus des régions lointaines, il se trouve, par un contraste trop fréquent, quelques malheureux dénués de tout, ils sont traités comme des frères qui achèvent plus laborieusement que d'autres le pélerinage de la vie.

66. Le sifflet.

J'étais encore un enfant de six à sept ans, dit le célèbre Franklin, lorsque un jour de fête, mes parents remplirent ma petite poche de sous. Je me dirigeai aussitôt vers une boutique où l'on vendait des joujoux. Mais, charmé du son d'un sifflet que je rencontrai en chemin dans les mains d'un autre petit garçon, je lui offris et donnai volontiers tout mon argent pour cette seule pièce. Revenu chez moi, sifflant par toute la maison, fort content de mon achat, mais fatiguant les oreilles de toute la famille, mes frères, mes soeurs, mes cousines, apprenant que j'avais tant donné pour ce méchant bruit, me dirent que c'était dix fois plus que la valeur: alors ils me firent songer au nombre de bonnes choses que j'aurais pu acheter avec le reste de ma monnaie, si j'avais été plus prudent: ils se moquèrent tant de ma folie, que j'en pleurai de dépit, et la réflexion me donna plus de chagrin que le sifflet ne m'avait fait de plaisir.

Mais comme cet accident fit sur moi une impression ineffaçable, il me fut très-utile pour la suite. Souvent, quand j'étais tenté d'acheter quelque chose qui ne m'était pas nécessaire, je me disais à moi-même: Ne donne pas trop pour le sifflet! et j'économisais mon argent.

67. Le prince Edouard.

Le prince Edouard était fils de ce prince qui fut nommé: le Prétendent. Il est généralement connu, que son bisaïeul avait été condamné à mort par ses propres sujets, et son grand-père détrôné. Ce dernier rejeton de tant de rois et de tant de malheureux, vivait à Rome, rempli du désir de

remonter sur le trône de ses pères. Déjà, en mil sept cent quarante-deux, il fut appelé en France, et une descente en Angleterre eût été sûrement essayée, si quelque occasion favorable se fût présentée. Les alternatives de la guerre ne permettaient bientôt plus qu'on pensât à lui; il fut sacrifié au malheur public.

Un jour il s'entretenait avec le cardinal de Tencin, qui lui dit: „N'avez-vous jamais été rempli de l'espérance qu'une descente dans l'Ecosse du nord pût être opérée? Soyez assuré, que par votre seule présence, une armée de fidèles partisans pourrait facilement être levée, et dès que la France aura été informée de ce premier succès, des troupes et de l'argent vous seront envoyés de ce pays. Si, au commencement de votre entreprise, vous étiez favorisé de la fortune, cet appui vous serait assuré."

Ce conseil hardi plut à Edouard, et sa résolution fut bientôt prise. Après avoir été si longtemps persécuté du malheur, il saisit avec joie le seul moyen, qui lui offrit encore une lueur d'espérance. Son plan ne fut d'abord confié qu'à sept officiers, qui étaient depuis longtemps attachés à sa personne, et qui, lorsqu'ils en eurent été informés, lui promirent de rester fidèles à son sort jusqu' au dernier moment.

Une frégate de dix-huit canons fut achetée, et le prince s'embarqua avec ses sept officiers, n'ayant pour cette grande entreprise que mille huit cents sabres, mille deux cents fusils et environ quarante-huit mille francs d'argent. La frégate était accompagnée d'un vaisseau royal, l'Elisabeth, qui avait été armé par un armateur de Dunkerque, comme cela arrivait souvent dans une guerre navale d'alors. Le prince aborda heureusement en Ecosse, et ce premier succès lui inspirait une espérance qui fut cruellement trompée dans la suite.

68. Les différentes conditions.

Il y a des conditions différentes dans le monde: l'un est à une place, l'autre à une autre; celui-ci plus haut, celui-là plus bas: c'est la loi commune. Il y a des ouvriers qui travaillent de leurs mains, des forgerons qui façonnent le fer, des bûcherons qui abattent le bois, des mineurs qui fouillent les entrailles de la terre, des tisserands qui tissent la toile. Il y a des laboureurs qui cultivent le sol, qui le fertilisent et lui font produire en abondance la nourriture nécessaire à tous. Il y a des marchands et des commerçants qui achètent et qui revendent les marchandises et les denrées, et qui les transportent par les villes et par les villages. Il y a des soldats qui défendent le pays, enfants de la patrie qui veillent sur elle et versent leur sang pour la défendre. Il y a des magistrats qui administrent et qui gouvernent les provinces. Il y a des juges qui rendent la justice, en tenant une balance égale entre tous, punissant les coupables et faisant rendre à chacun ce qui lui appartient. Il faut bien que tous ces postes soient remplis et que dans la vie chacun ait le sien. Car si tout le monde labourait la terre, il n'y aurait pas de forgerons pour forger le soc de la charrue. Et si tout le monde voulait être forgeron ou charpentier, il n'y aurait pas de laboureurs pour nourrir les forgerons et les charpentiers. Et s'il n'y avait pas de tisserands et de fileurs, les laboureurs et les forgerons n'auraient pas d'habits. Et s'il n'y avait pas de juges pour rendre la justice et des soldats pour défendre la patrie, il n'y aurait partout que trouble, malheur, rapine, injustice et violence. Ne nous plaignons donc pas: les choses sont comme elles doivent être et elles ne pourraient pas être autrement. Tout homme qui travaille est utile à ses semblables, et il remplit la tâche que Dieu lui a donnée. Il n'y a que les oisifs et les paresseux qui sont inutiles a eux-mêmes et aux autres.

69. Le laboureur.

Le lahoureur exerce le plus bel état; car c'est celui qui est le plus utile aux hommes, c'est celui qui les nourrit.

Le laboureur est au milieu des champs, au milieu de la nature belle et riche, qui répand ses trésors. Et si les pluies tombent, elles arrosent les champs ensemencés, et si le soleil féconde la terre, ses rayons sont sur les moissons du laboureur. Le laboureur entre en participation des secrets de la nature et de la puissance divine, car il dit à la terre: Produis, et la terre produit. . . L'année est longue; elle a des jours de fatigue et de crainte, des jours de soleil brûlant dans la plaine et d'orages sur les épis. Mais le terme vient, et les épis tombent sous la faucille, et les greniers se remplissent, et la famille joyeuse compte en souriant les gerbes, et mesure les grains sous le fléau du batteur.

Tout sert d'enseignement au laboureur. L'inconstance des temps et des saisons, et les mauvaises récoltes qui suivent les récoltes abondantes, lui apprennent la prudence et la sagesse et lui enseignent à mettre en réserve dans les bonnes années pour les besoins des mauvaises. Le spectacle qui est autour de lui l'instruit, il voit que la nature ne donne rien pour rien, qu'elle est généreuse pour celui qui travaille, stérile pour les paresseux, et il honore l'homme laborieux et flétrit le fainéant. Et les animaux l'instruisent par leur instinct; car la poule est tendre et soigneuse pour ses petits, comme la mère doit être tendre et soigneuse pour ses enfants.

70. Le marchand.

Le commerce lie les hommes entre eux. Car c'est par le commerce que les hommes se tiennent en quelque sorte par la main d'un bout du pays, d'un bout du monde à l'autre. C'est le marchand qui porte aux cultivateurs les étoffes du fabricant, et au fabricant les laines, les cotons,

les chanvres, les grains du cultivateur. C'est le marchand qui porte dans toutes les cités, au fond des villages, le sel venu des bords de la mer, les épices apportées de l'Inde, les richesses de l'Amérique, les bois des montagnes du Nord, les fruits du Midi . . .

Ainsi le marchand fait communiquer l'Amérique ou l'Asie avec l'Europe; la Norvège et la Suède, l'Angleterre ou l'Allemagne, le Brésil, le Pérou avec toutes les parties de la France. Et souvent dans la petite boutique d'un seul marchand, il y a des productions de toutes les contrées de la terre, du poivre et de l'indigo apportés de l'Inde, du coton de l'Amérique, du café de l'Arabie; si bien quepour remplir cette boutique si petite, il a fallu que les vaisseaux traversassent les mers, et que d'un bout du monde à l'autre, on se mît en mouvement. C'est donc une profession utile, et par conséquent belle que le commerce; il n'y a rien que de bon et d'honorable dans tout ce qui est utile aux hommes.

Et savez-vous ce qui fait la vie du commerce? c'est la probité et la bonne foi. Sans probité et bonne foi, le marchand n'est plus qu'un trompeur qui tend des pièges à l'ignorance des autres pour avoir leur argent. Quand un marchand dit à l'acheteur: Voilà une bonne chose, et qu'il sait qu'elle est mauvaise, il vole. Quand il emploie une ruse ou quelque secret pour cacher les défauts d'une chose mauvaise, il vole. Il vole encore quand il profite de l'ignorance de l'acheteur sur le prix d'une marchandise pour la lui faire payer plus qu'elle ne vaut. Quand j'entre dans la boutique d'un marchand, je m'imagine entrer chez un homme loyal qui ne cherche dans son état qu'un gain honnête et le prix de son travail, et non dans la maison d'un ennemi qui va me dresser des embûches et tendre des filets pour me prendre ma bourse.

71. Les perles.

Un voyageur s'était égaré dans un de ces déserts sablonneux et brûlants où l'on chemine des semaines entières sans rencontrer une habitation. Au moment de périr de soif et de faim, il découvrit enfin un palmier et une source d'eau fraîche. Il trouva près de là un petit sac. „Dieu soit loué, dit-il en le tâtant! Ce sont peut-être des pois qui m'empêcheront de mourir de faim.“ En disant ces mots, il ouvrit avidement le sac; mais il fut bien affligé de n'y trouver que des perles.

Le pauvre homme allait mourir de faim à côté de ces perles, qui valaient plusieurs milliers d'écus. Mais il adressa de ferventes prières au Ciel; et tout à coup parut, monté sur un chameau, un Maure qui traversait le désert, et qui revenait sur ses pas en toute hâte. C'était lui qui avait perdu le sac. Content de le retrouver, il eut pitié du voyageur, lui donna du pain, avec des fruits délicieux, et le prit avec lui sur son chameau. „Tu vois, dit-il, comme les voies de la Providence sont merveilleuses. Je regardais comme un grand malheur la perte de mes perles, tandis qu'il ne pouvait rien m'arriver de plus heureux. Dieu en a ordonné ainsi, afin qu'étant obligé de revenir en ce lieu, je pusse te sauver la vie.“

72. Magnanimité d'un sauvage.

Un Indien qui n'avait pas eu de succès dans sa chasse, errait dans le voisinage d'une plantation européenne. Il s'approcha de cette plantation, et voyant le propriétaire assis à sa porte, il lui dit qu'il avait grand' faim, et lui demanda un morcean de pain: sur le refus qu'il reçut, il demanda un verre de bière: même refus. „Mais je meurs de soif, reprit le sauvage; donnez-moi au moins un peu d'eau.“ „Retire-toi, chien d'Indien, dit le planteur, tu n'auras rien ici.“

Il arriva quelques mois après, que ce planteur inhumain, chassant dans un bois avec quelques amis, s'écarta

d'eux, en suivant une pièce de gibier qu'il ne put atteindre, et perdit ses compagnons. Après avoir erré toute la journée, accablé de fatigue, et mourant de faim et de soif, il aperçut une cabane de sauvages: il y courut et demanda en grâce qu'on le conduisit à la plantation européenne la plus prochaine. „Il est trop tard, lui dit le sauvage, maître de la cabane, „vous ne pouvez y arriver avant la nuit; restez ici, vous y serez le bien-venu, et demain je vous mènerai chez vous. Il lui présenta ensuite un morceau de venaison et d'autres rafraîchissements dont il avait besoin. Il le fit coucher sur un lit de mousse en lui souhaitant un tranquille repos.

La nuit se passa et le lendemain le sauvage accompagna son hôte, jusqu' à ce qu'il reconnût les lieux et sa route. Au moment où il allait lui dire adieu, le sauvage s'arrêta, l'envisagea et lui demanda: „Me reconnais-tu?“ En ce moment le planteur le reconnut pour le même Indien qu'il avait renvoyé autrefois avec tant de dureté. Il avoua, en tremblant, qu'il reconnaissait ses traits, et il commençait à excuser sa conduite brutale, lorsque le sauvage l'interrompit, et lui dit froidement: „Quand tu verras un pauvre Indien mourant de soif, et demandant un verre d'eau, donne-le-lui, ne lui dis plus: Va-t-en, chien d'Indien! Souviens-toi surtout de cette grande et belle maxime: Fais pour tes semblables ce que tu voudrais qu'ils fissent pour toi: et ne te permets jamais aucune action que tu ne voudrais pas éprouver de leur part.“ Après cet avis il lui souhaita un bon voyage et le quitta.

Il est inutile de demander lequel de l'Indien ou du planteur méritait le nom de sauvage.

Caractères nationaux.

73. L'Allemand.

L'Allemand est de son naturel franc, loyal, hospitalier, pieux et brave; il n'est point dissimulé, et se rend facilement aux désirs des autres. Son corps dénote la force et l'activité. Les Allemands se sont toujours distingués dans les entreprises militaires, quand ils ont eu de bons chefs. On les estime beaucoup à l'étranger à cause de leur fidélité et de leur persévérance, aussi savent-ils en tirer grand profit. Ils sont industrieux, amis des arts et des sciences, ce qu'attestent les oeuvres d'une foule de savants célèbres et différentes inventions mécaniques, entre autres celle de la typographie, de la poudre à canon et des montres. Les travaux de leurs compositeurs, de leurs peintres, de leurs sculpteurs, et ceux de leurs artistes en général, sont estimés dans tous les pays. A l'étranger on leur reproche pourtant leur intempérance, surtout dans les festins.

74. L'Anglais.

L'Anglais est bien fait de sa personne; il est laborieux, inventif, brave, intrépide, accoutumé aux rudes travaux, pratique dans ses entreprises, enthousiaste de sa liberté, et ami sûr et fidèle. Nul peuple ne pousse plus loin la propreté des maisons, des jardins et des rues. Les produits de l'industrie anglaise, surtout ceux en fer, en acier et en étain, sont partout admirés et estimés. Les Anglais sont les marins les plus habiles du monde, la mer étant en quelque sorte leur élément. La musique, les promenades, les cartes, les danses, les spectacles, les courses de chevaux, les chasses aux renards, les combats de coqs etc., voilà leurs amusements favoris. Leur caractère les rend phlegmatiques, mystérieux et réservés; ils sont sobres de paroles, pleins de fierté et fort souvent généreux par vanité.

75. Le Français.

Le peuple français est vif, disert, spirituel et laborieux; il est prévenant envers les étrangers et amusant en société. Les Français ont des notions générales de toutes les sciences, et donnèrent longtemps le ton aux autres nations. Partout on fait grand cas de leur langue et de leurs livres; mais on les tient aussi pour légers, crédules, querelleurs, irréligieux et inconstants en politique.

Ces remarques générales sont naturellement sujettes à beaucoups d'exceptions; car les gens sensés et honnêtes se rassemblent en tout lieu et tendent tous au même but.

76. Lettre de Fénelon à son neveu.

Cambrai, 13 avril 1709.

Je souhaite de tout mon coeur, mon cher neveu, que vous soyez arrivé à Strasbourg en parfaite santé, et que vous nous donniez bientôt de vos nouvelles; elles me feront toujours un vrai plaisir. Il est fort à désirer que vous trouviez votre régiment bien composé, et que vous puissiez gagner l'amitié et l'estime des officiers: c'est un commencement très-nécessaire pour établir la réputation d'un jeune homme; et ce n'est pas un ouvrage facile, car on trouve partout des gens difficiles à contenter. Mandez, je vous en conjure, avec franchise la disposition des esprits, et les mesures que vous prenez pour vous faire aimer d'eux. Les gens que vous avez vus à Versailles sont contents de vous, et j'espère qu'en continuant de bien faire vous vous attirerez leurs bontés. Si vous partez pour le Dauphiné, mandez-nous en quel lieu il faudra adresser les lettres que nous vous écrirons. Il faut être content partout, pourvu qu'on fasse son devoir, et qu'on ait dans le coeur ce qui fait le vrai bonheur des hommes. Bon soir, mon cher petit homme, je vous aime tendrement.

77. Le champ.

La cabane du pauvre Nicolas était entourée d'un terrain tout couvert de ronces et de coudriers. Un jour qu'il faisait extrêmement chaud (c'était au temps de la moisson), Nicolas reposait à l'ombre d'un de ces arbustes. Il vint à passer un paysan conduisant un chariot chargé de gerbes magnifiques. Nicolas regarda le chariot d'un oeil envieux et salua à peine le paysan.

Celui-ci s'arrêta et lui dit: „Défrichez chaque jour de ce terrain inculte, qui vous appartient, seulement autant d'espace qu'en couvre votre corps paresseux, et au bout de l'année vous aurez pour le moins autant de gerbes que vous en voyez sur mon chariot."

Ce conseil plut fort à Nicolas. Il se mit à déraciner les ronces et les arbrisseaux et à labourer la terre sans relâche. De cette manière il acquit un champ qui pourvut richement à sa subsistance et à celle de sa famille.

78. Les sept bâtons.

Un villageois avait sept fils, qui souvent ne s'accordaient pas ensemble. Ils perdaient en disputes le temps qu'ils auraient dû donner au travail. Des méchants profitèrent même de cette mésintelligence, dans l'intention de les dépouiller de leur héritage après la mort de leur père. Ce dernier, s'en apercevant, fit venir un jour ses sept fils, et leur présenta sept bâtons fortement liés ensemble, en leur disant: „Celui d'entre vous qui parviendra à rompre ce faisceau, recevra de suite cent écus, que je m'engage à lui compter." Tous y firent longtemps leurs efforts l'un après l'autre, et chacun dit à la fin: „cela est tout à fait impossible."

„Cependant, dit le père, rien n'est plus facile." Là-dessus il délia le faisceau, et cassa, sans beaucoup de peine, tous les bâtons, l'un après l'autre.

„A la vérité, s'écrièrent les sept fils, rien n'est plus aisé de cette manière. Un petit enfant s'en acquitterait tout aussi bien."

„Mes chers fils, leur dit alors le père, il en est de vous comme de ces bâtons. Aussi longtemps que vous vous soutiendrez mutuellement, vous résisterez à tout, et personne ne pourra vous opprimer. Mais dès que les liens de la bonne intelligence seront rompus entre vous, il vous arrivera la même chose qu'à ces bâtons mis en pièces et épars sur le plancher."

79. Le charlatan.

Un voyageur, bien vêtu, entra un dimanche au soir dans un cabaret de village, où il se fit donner une poularde rôtie et une bouteille du meilleur vin. A peine eut-il porté le premier morceau à sa bouche, qu'il se mit à gémir d'une manière pitoyable, se disant tourmenté depuis quinze jours d'un horrible mal de dents. Tous les paysans, qui se trouvaient dans le cabaret, lui témoignèrent une grande compassion.

Quelques instants après survint un empirique, qui, s'étant assis dans un coin, demanda un verre d'eau-de-vie.

Lorsqu'on l'eut informé de l'indisposition de l'étranger, il assura qu'il y apporterait bon remède. Il tira de sa cassette un petit morceau de papier doré, artistement plié, l'ouvrit et dit: „Monsieur, vous n'avez qu'à mouiller le bout du doigt, et après l'avoir trempé dans la poudre blanche que voici, vous l'appliquerez sur la dent." L'étranger ayant fait ce qui lui était prescrit, s'écria aussitôt: „Dieu, quel soulagement subit j'éprouve! toute douleur s'est évanouie à l'instant." Alors, ayant fait présent d'un écu à l'empirique, il l'invita à souper avec lui.

Toutes les personnes qui se trouvaient à l'auberge, et tous les habitants du village, s'empressèrent d'acheter de cette précieuse poudre, et le charlatan en vendit bien cent paquets, à dix sous chacun. Lorsque, dans la suite, quelque

paysan se plaignait du mal de dents, on accourait avec le remède merveilleux, qui, au grand étonnement de tout le monde, ne soulagea personne.

Enfin la supercherie vint au jour. On apprit que les deux voyageurs s'étaient donné le mot pour tromper les bons villageois. La poudre blanche n'était rien qu'un peu de craie. Les deux fripons expièrent dans une maison de correction ce tour et bien d'autres encore qu'ils avaient faits.

80. Le meilleur héritage.

Deux voisins avaient un grand nombre d'enfants. L'un, nommé Étienne, était riche; il se reposait sur sa fortune et s'inquiétait peu que ses enfants reçussent une éducation convenable.

L'autre, nommé Simon, avait peu de biens; mais ses enfants étaient bons et possédaient des connaissances. Il avait contume de leur dire: „Mes enfants, vous voyez que je ne puis vous laisser une grande fortune: j'ai employé la plus grande partie de mes faibles ressources à vous donner une bonne éducation, et à vous procurer des connaissances utiles; mais soyez toujours pieux et amis du travail et le bon Dieu ne manquera pas de vous bénir."

Quelques années après, la maison d'Étienne fut attaquée avec violence et presque tout l'argent volé. Ce furent alors des plaintes et des cris! „Mon voisin, j'ai pitié de toi, dit Simon à Étienne, et encore plus de tes enfants; je suis peiné de ne pouvoir vous aider; peut-être mes enfants le pourront un jour."

Peu de temps s'écoula, et la maison d'Étienne fut entièrement détruite par un incendie. Il se vit alors réduit à mendier avec ses enfants. Alors Simon dit à ses fils: „Vous voyez, mes enfants, qu'il ne faut pas se reposer sur l'argent ou sur la fortune. Vous ne possédez réellement que ce que vous avez appris; et c'est le seul bien que le malheur ne puisse pas vous ravir." Les enfants s'appliquèrent avec

ardeur à faire de nouveaux progrès. Après la mort de leur père, ils purent vivre fort à leur aise, parce qu'ils étaient instruits et laborieux; mais les enfants d'Étienne furent réduits à une si grande misère, qu'ils eurent enfin recours à la charité des enfants de Simon.

Sache apprécier l'avantage
D'une bonne éducation:
Si la fortune est quelque fois volage,
Rien ne peut te priver de ton instruction.

81. Autre lettre de Fénelon à son neveu.

Cambrai, 6 décembre 1712.

Bon jour Fanfan; je souhaite qu'en t'éloignant de Cambrai, tu ne sois éloigné de notre commun centre, et que notre absence n'ait point diminué en toi la présence de Dieu. L'enfant ne peut pas être tenu sans cesse par les lisières: on l'accoutume à marcher seul. Tu ne m'auras pas toujours. Il faut que Dieu te fasse cent fois plus d'impression que moi, indigne créature. Fais ton devoir parmi tes officiers avec exactitude, sans minutie, patiemment et sans dureté. On déshonore la justice, quand on n'y joint pas la douceur, les égards et la condescendance: c'est faire mal le bien. Je veux que tu te fasses aimer; mais Dieu seul peut te rendre aimable, car tu ne l'es pas par ton naturel roide et âpre. Il faut que la main de Dieu le manie pour le rendre souple et pliant; il faut qu'il te rende docile, attentif à la pensée d'autrui, défiant de la tienne, et petit comme un enfant: tout le reste est sottise, enflure et vanité.

82. La vigne.

Vous avez bu quelquefois du vin sans vous embarrasser de la manière dont il se faisait. Entrons dans ce vignoble. Eh bien, croiriez-vous jamais que c'est de ces petites souches tortues que nous vient la douce liqueur qui nous fait tant de plaisir dans nos repas? Vous connaissez le raisin. Voyez déjà la grappe qui commence à se former. Ces grains qui

ne sont que du verjus, s'enfleront peu à peu, et seront mûrs vers le milieu de l'automne. Vous en verrez faire la récolte, qu'on appelle vendange; mais je suis bien aise en attendant, de vous en donner une idée.

Dès le matin, les vendangeuses se répandent dans la vigne, coupent les raisins, et en remplissent leurs paniers. Un homme vient les prendre à mesure qu'ils sont pleins et va les jeter dans de larges demitonneaux, placés sur une charrette pour les recevoir, et les porter à un endroit où des hommes foulent les grappes sous leurs pieds. On recueille la liqueur qui découle du pressoir, et on la verse dans de grandes cuves, ou de petits tonneaux, où elle se purifie d'elle-même, en fermentant, jusqu'à ce qu'elle devienne bonne à boire.

Le temps des vendanges est un temps continuel de plaisirs et de fêtes. Il faut entendre, pendant le travail, les chansons rustiques des vendangeuses. Il faut les voir à la fin de la journée, danser gaiement dans la cour, et les maîtres se mêler souvent à leur repas et à leurs danses. Tout y respire un air de joie et d'innocente liberté.

Le vin pris avec modération, est très-bon pour l'estomac, et le fortifie; mais lorsqu' on en boit avec excès, il produit des vapeurs qui troublent la raison, et rabaissent l'homme au niveau de la brute stupide. Vous avez vu quelquefois des ivrognes, et vous vous souvenez encore de la juste horreur qu'ils vous ont inspirée.

83. Jacques Lafitte.

Lorsque M. Lafitte vint à Paris, en 1788, toute son ambition se bornait à obtenir une petite place dans une maison de banque. Il se présenta chez M. Perregaux, riche banquier. Le jeune provincial, pauvre et modeste, timide et troublé, fut introduit dans le cabinet du banquier, et présenta sa requête. „Impossible de vous admettre chez moi, du moins pour le moment, lui répond Perregaux: mes bureaux sont au complet. Plus tard, si j'ai besoin de quelqu' un, je

verrai; mais en attendant, je vous conseille de chercher ailleurs, car je ne pense pas avoir de longtemps une place vacante.“

Ainsi éconduit, le jeune solliciteur salue et se retire. En traversant la cour, triste et le front penché, il aperçoit à terre une épingle, la ramasse et l'attache sur le parement de son habit. Il était loin de se douter que cette action toute machinale devait décider de son avenir.

Debout devant la fenêtre de son cabinet, M. Perregaux avait suivi des yeux la retraite du jeune homme; le banquier était de ces observateurs qui savent le prix des petites choses, et qui jugent le caractère des hommes sur ces détails futiles en apparence et sans portée pour le vulgaire. Il avait vu ramasser l'épingle, et ce trait lui fit plaisir. Dans ce simple mouvement, il y avait pour lui la révélation d'un caractère, c'était une garantie d'ordre et d'économie.

Le soir même, le jeune Lafitte reçut un billet de M. Perregaux, qui lui disait: „Vous avez une place dans mes bureaux: vous pouvez venir l'occuper dès demain.“

Le banquier ne s'était pas trompé: le jeune homme à l'épingle possédait toutes les qualités requises et même quelques-unes de plus. Le jeune commis devint bientôt caissier, puis associé, et puis maître de la première maison de banque de Paris, puis député et homme d'état très-influent, et enfin président du conseil des ministres (1830—1831).

Ce que M. Perregaux n'avait pas prévu sans doute, c'est que la main qui ramassait une épingle était une main généreuse jusqu' à la prodigalité quand il s'agissait de faire du bien; une main toujours ouverte, toujours prête à répandre l'or pour secourrir d'honorables infortunés. Jamais la richesse ne fut mieux placée, jamais homme n'en fit un plus noble usage.

84. Une scène du Grondeur,

par Brueys.

M. Grichard, médecin; Lolive, son valet; Ariste, son frère.

Grichard. Bourreau, me feras-tu toujours frapper deux heures à la porte?

Lolive. Monsieur, je travaillais au jardin: au premier coup de marteau, j'ai couru si vite que je suis tombé en chemin.

Grichard. Je voudrais que tu te fusses rompu le cou! que ne laisses-tu la porte ouverte?

Lolive. Eh! monsieur, vous me grondâtes hier à cause qu'elle l'était. Quand elle est ouverte, vous vous fâchez: quand elle fermée, vous vous fâchez aussi. Je ne sais plus comment faire.

Grichard. Comment faire?

Ariste. Mon frère, voulez-vous bien . . .

Grichard (en l'interrompant). Oh, donnez-vous patience . . . . (A Lolive) Comment faire? coquin!

Ariste. Eh! mon frère, laissez-là ce valet, et souffrez que je vous parle de . . .

Grichard (l'interrompant). Monsieur mon frère, quand vous grondez vos valets, on vous les laisse gronder en repos.

Ariste (à part). Il faut lui laisser passer sa fougue.

Grichard (à Lolive). Comment faire? infâme!

Lolive. Oh! ça, monsieur, quand vous serez sorti, voulez-vous que je laisse la porte ouverte?

Grichard. Non.

Lolive. Voulez-vous que je la tienne fermée?

Grichard. Non.

Lolive. Si faut-il, monsieur . . . .

Grichard (l'interrompant). Encore! tu raissoneras, ivrogne!

Ariste. Il me semble, après tout, mon frère, qu'il ne raisonne pas mal; et l'on doit être bien aise d'avoir un valet raisonnable.

Grichard. Il me semble à moi, monsieur mon frère, que vous raisonnez fort mal. Oui, l'on doit être bien aise d'avoir un valet raisonnable, mais non pas un valet raisonneur.

Lolive (à part) Morbleu! j'enrage d'avoir raison.

Grichard. Te tairas-tu?

Lolive. Monsieur, je me ferais hacher: il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée: choisissez; comment la voulez-vous?

Grichard. Je te l'ai dit mille fois, coquin! je la veux . . . je la . . . Mais voyez ce maraud-là. Est-ce à un valet à me venir faire des questions? Si je te prends, traître, je te montrerai bien comment je la veux . . . (à Ariste.) Vous riez, je pense, monsieur le jurisconsulte?

Ariste. Moi! point. Je sais que les valets ne font jamais les choses comme on leur dit.

Grichard (montrant Lolive). Vous m'avez pourtant donné ce coquin-là.

Ariste. Je croyais bien faire.

Grichard. Oh! je croyais . . . Sachez, monsieur le rieur, que je croyais n'est pas le langage d'un homme bien sensé.

Ariste. Eh! laissons cela, mon frère, et permettez que je vous parle d'une affaire plus importante, dont je serais bien aise . . . .

Grichard (l'interrompant). Non, je veux auparavant vous faire voir à vous-même, comment je suis servi par ce coquin-là, afin que vous ne veniez pas après me dire que je me fâche sans sujet. Vous allez voir, vous allez voir . . . (à Lolive.) As-tu balayé l'escalier?

Lolive. Oui, monsieur, depuis le haut jusqu' en bas.

Grichard. Et la cour?

Lolive. Si vous y trouvez une ordure comme cela; je veux perdre mes gages.

Grichard. Tu n'as pas fait boire la mule?

Lolive. Ah! monsieur, demandez-le aux voisins qui m'ont vu passer.

Grichard. Lui as-tu donné l'avoine?

Lolive. Oui, monsieur; Guillaume y était présent.

Grichard. Mais tu n'as point porté ces bouteilles de quinquina où je t'ai dit?

Lolive. Pardonnez-moi, monsieur, et j'ai rapporté les vides.

Grichard. Et mes lettres, les as-tu portées à la poste? Heim? . . .

Lolive. Peste, monsieur, je n'ai eu garde d'y manquer!

Grichard. Je t'ai défendu cent fois de racler ton maudit violon; cependant j'ai entendu ce matin . . .

Lolive (l'interrompant). Ce matin! Ne vous souvient-il pas que vous me le mîtes hier en milles pièces?

Grichard. Je gagerais que ces deux voies de bois sont encore . . . .

Lolive (l'interrompant). Elles sont logées, monsieur. Vraiment, depuis cela j'ai aidé à Guillaume à mettre dans le grenier une charretée de foin, j'ai arrosé tous les arbres du jardin, j'ai nettoyé les allées, j'ai bêché trois planches, et j'achevais l'autre quand vous avez frappé.

Grichard (à part). Oh, il faut que je chasse ce coquin-là! . . . Jamais valet ne m'a fait enrager comme celui-ci. Il me ferait mourir de chagrin . . . . (A Lolive) Hors d'ici!

Lolive (A Ariste). Que diable a-t-il mangé?

Ariste (avec douceur). Retire-toi.

85. Scène des Oisifs, par Picard.

Un jeune homme, nommé Déricour, occupé d'une affaire pressante, d'où sa fortune et son bonheur dépendent, est interrompu à tout moment par des visites d'oisifs. Il a donné ordre à son domestique de renvoyer tout le monde; mais tout le monde pénètre dans son cabinet. Voici l'éntrée d'un de ces importuns, M. Leffilé, qui ne trouve d'abord que le domestique de Déricour.

Leffilé. Bonjour, mon cher Flamand.

Flamand. Ah! c'est vous, M. Leffilé? mais d'où venez-vous donc? Voilà tantôt deux mois qu'on ne vous a vu.

Leffilé. Eh! mon ami, est-ce que vous ne savez pas que j'ai été bien malade?

Flamand. Vous, monsieur! on ne le dirait pas; vous n'êtes pas plus maigre qu'auparavant. Je me disais aussi: Mais d'où vient donc que M. Leffilé ne vous fait plus sa petite visite une fois par semaine au moins?

Leffilé. Est-ce que votre maître n'a pas été inquiet de ma santé?

Flamand. Pardonnez-moi monsieur; il m'en demandait des nouvelles . . . de temps en temps.

Leffilé. Annoncez-moi, je vous en prie, mon ami.

Flamand. Oh! comme monsieur sera fâché! Il n'y est pas.

Leffilé. Eh bien, je verrai monsieur son oncle en l'attendant.

Flamand. Il vient de sortir, monsieur.

Leffilé. Monsieur Durmond aussi? Je reviendrai. Attendez; faites-moi le plaisir de remettre cette carte à monsieur Déricour. Attendez donc, et celle-ci à monsieur Durmond.

Flamand. Je n'y manquerai pas, monsieur.

Leffilé. Cela me contrarie; je ne sais trop que devenir d'ici à l'heure de la parade. Vous savez qu'il y a

aujourd'hui une revue magnifique. Permettez que je me repose un instant: je suis si faible encore!

Flamand. Comment donc, monsieur, avec le plus grand plaisir. (A part) il ne s'en ira pas!

Leffilé (s'asseyant). Savez-vous que le Louvre avance. Je suis une espèce d'inspecteur des travaux publiques: les ouvriers m'ont reconnu.

Déricour (sortant de chez son oncle). Oui, mon oncle, toutes les sommes en chiffres.

Leffié. Eh! le voilà, ce cher Déricour!

Déricour (à Flamand). Encore!

Flamand. Demandez à monsieur, si je ne lui ai pas dit que vous étiez sorti.

Déricour (à Flamand). Veux-tu bien te taire?

Leffilé. Ne le grondez pas. C'est vrai, il me l'avait dit; et il y a mieux, je ne saurais vous en vouloir: n'est-il pas naturel qu'on se fasse céler quand on est occupé? D'ailleurs, si vous aviez su que c'était moi . . . Au surplus, j'y suis fait. Moi, qui n'ai d'autre métier, que celui de rendre des visites quand je me porte bien, je monte, je descends les escaliers, je parle aux portiers, aux femmes de chambre, et j'ai le bonheur de ne pas dîner sans avoir des nouvelles de presque tous mes amis.

Déricour (à Flamand). Allons, sors.

Leffilé. Embrassons-nous, mon cher Déricour, y a-t-il assez longtemps que nous ne nous sommes vus? Eh, bien, mon ami! m'en voilà sauvé.

Déricour. De quoi donc?

Leffilé. De ma maladie. Je l'ai échappé belle: c'est aujourdhui ma première sortie. Je me suis dit ce matin: il fait un peux froid, mais sec; c'est le temps que mon médecin m'a ordonné: j'irai à pied, tout en me promenant, le long des quais, et me voilà.

Déricour. Voulez-vous me permettre que j'écrive?

Leffilé. Ecrivez, écrivez: je vous parlerai quand vous aurez fini.

Déricour. Quand j'aurai fini, il faudra que je sorte.

Leffilé. Ah! vous sortirez? comme je vous disais, l'air est un peu vif. Il faut prendre garde aux rhumes: ma maladie m'a trop appris combien la santé est précieuse. Une jaunisse affreuse! Cela m'est venu d'une colère contre mon gendre. Je voyais tout jaune; enfin je rêvais jaune. J'ai envoyé chercher mon docteur; il m'a ordonné je ne sais quelle potion composée de je ne sais quelles drogues; cela m'a fait un bien! j'étais tout gaillard.

Déricour (s'est assis et écrit). Et vous fûtes guéri?

Leffilé (allant reprendre son fauteuil et s'approchant de Déricour). Oh! que non pas. Nous n'en sommes pas là; n'allons pas si vîte. Il me survint une crise le lendemain... non, le surlendemain .... Je disais bien, le lendemain, un mardi; cela devint très compliqué. J'ai été six semaines au lit; on m'a mis les sangsues; j'ai eu les ventouses aux jambes: on m'a saigné deux fois; j'ai pris trois fois l'émétique.

Déricour (à part). Allons, il ne me fera pas grace d'un verre de tisane.

Leffilé. Enfin, il y a huit jours, mon médecin m'écrit une ordonnance, l'apothicaire se trompe, m'envoie le contraire précisément.

Déricour. Ah! grand Dieu!

Leffilé. Ne vous effrayez pas. Méprise heureuse, cela m'a sauvé; mon médecin en était tout fier.

Déricour. Il y avait de quoi. (On entend un cor de chasse.) Qu'est-ce que c'est que cela?

Leffilé. Un cor de chasse, quelque voisin qui s'amuse. Cela me transporte dans les bois. Ce que vous aurez peine à croire c'est que ma maladie n'a pas été sans quelque agrément pour moi; cela m'a occupé. (On entend le cor de chasse.)

Déricour. Encore! mais ce n'est pas un voisin. Flamand! (Le cor continue.)

Leffilé. Voilà un homme qui a une bonne poitrine.

Déricour. Flamand! Flamand!

Flamand (Un cor de chasse à la main). Monsieur!

Déricour. Comment, malheureux, c'est toi qui fais ce tintamarre?

Flamand. Oui, monsieur, je prends ma leçon.

Déricour. Si tu pouvais la prendre plus loin.

Flamand. Ne vous fâchez pas, je vais dans ma chambre. (Il sort.)

Déricour. Ce drôle-là!

Leffilé. Il aime à s'instruire; cela ne vaut-il pas mieux que de dormir ou de jouer aux cartes dans une antichambre? Comme je vous disais, je suis méthodique, sans passions. Ce que j'ai fait hier, je le fais aujourd'hui, et je le ferai demain; je ne manque pas une cérémonie, une revue.

Déricour. Vous devez bien regretter les processions.

Leffilé. Beaucoup.

(Une nouvelle visite vient couper en deux celle de M. Leffilé. Après une longue et sotte conversation, ces nouveaux-venus se retirent et M. Leffilé, qui s'est endormi, se trouve à son reveil maître du champ de bataille.)

Déricour. Comme il dort! au moins celui-là ne me gênera pas. Respectons son sommeil et travaillons. (Il va pour s'asseoir.)

Leffilé (s'éveillant). Eh bien, ils sont partis!

Déricour. Allons.

Leffilé. Je m'étais endormi. Je vous dirai que ce qui m'est resté de ma maladie, c'est une perpétuelle envie de dormir; je m'endors au bruit d'une dispute, d'une conversation, mais quand je me trouve seul avec quelqu'un, je me reveille sur-le-champ.

Déricour. Comme c'est agréable!

Leffilé. Ce que c'est que l'imagination! Il me vient des idées en dormant . . . . Je rêvais que j'étais chef des Arabes!

Déricour. Peste!

Leffilé. Attendez-donc! qu'est-ce que j'entends là? Les tambours! Eh vraiment! la revue! Là, vous me faites perdre mon temps; autant rester à présent. Mais non, je vais courir. Voici votre oncle; je ne vous laisse pas seul. Je vous souhaite le bon jour.

Wörterverzeichniss.

2.

être composé de bestehen aus
le tronc der Rumpf
le membre das Glied
le crâne der Schädel
la joue die Wange
le menton das Kinn
joint à verbunden mit
le cou der Hals
le doigt der Finger, die Zehe
le sens der Sinn
l'ouie das Gehör
le toucher das Gefühl
l'odorat der Geruch
le palais der Gaumen
l'étoile der Stern
le lac der See
l'étang der Teich
le fleuve der Fluß, der Strom
le ruisseau der Bach
agiter bewegen
les cris das Geschrei
exhorter ermahnen
sent (v. sentir) empfindet
la chaleur die Wärme
le souffle der Hauch
l'aliment die Speise.

3.

la production das Erzeugniß
le lin der Flachs
le chanvre der Hanf
nourrir ernähren
l'espèce die Gattung
la chair das Fleisch
les épices das Gewürze
assaisonner würzen
se désaltérer seinen Durst löschen
le charbon de terre die Steinkohle
cuire kochen
le suif das Unschlitt
la cire das Wachs
rétablir wiederherstellen
l'outil das Geräth
l'exercice die Ausübung
le marbre der Marmor
le fond der Grund
satisfaire befriedigen
contribuer beitragen.

4.

il faut man muß, es ist nöthig
autour de um — herum
aucun kein
l'être das Wesen
l'abeille die Biene
ramasser sammeln
le miel der Honig
récolter einerndten
dont wovon, woraus, dessen
le nid das Nest
la fourmi die Ameise
les débris die Trümmer
amonceler anhäufen
l'abri der Schutz
la fatigue die Mühe
la charrue der Pflug
tracer ziehen
le sillon die Furche
pousser stoßen, wachsen
le bord das Ufer, der Rand
maçonner mauern
le bec der Schnabel
l'araignée die Spinne
le filet das Netz
la mouche die Fliege
la filandière die Spinnerin
briser zerbrechen, zerreißen
la tâche das Werk, die Arbeit.

5.

construit (v. construire) erbaut
la brique der Backstein
entrer hineingehen, eindringen
la lumière das Licht
la vitre die Fensterscheibe
outre außer
le rez-de-chaussée das Erdgeschoß
le grenier der Boden
monter steigen
l'escalier die Stiege
la rampe das Geländer
la marche die Stufe
le garde-manger die Speisekammer
apprêter zurichten

le met die Speiſe
le toit das Dach
la tuile die Ziegel
garnir beſetzen, verſehen
le paratonnerre der Blitzableiter
découler herabfließen
la gouttière die Dachrinne.

6.

se réunir ſich vereinigen
le plafond die Zimmerdecke
le poële der Ofen
le rideau der Vorhang, die Gardine
se reposer ſich ausruhen
le fauteuil der Seſſel
l'armoire der Schrank
ranger ordnen
le bureau der Schreibtiſch
le tapis der Teppich
épousseter abſtäuben
le torchon der Wiſchlappen
le plumeau der Federwiſch
balayer kehren
le décrottoir das Kratzeiſen
le paillasson die Strohmatte.

7.

le lit das Bett
le bois de lit die Bettſtelle
la paillasse der Strohſack
le matelas die Matraze
le crin das Roßhaar
le drap de lit das Betttuch
le traversin der Kopfpfühl
l'oreiller das Kopfkiſſen
la courte-pointe die Steppdecke
la cuvette das Waſchbecken
sert (v. servir) bedient
laver waſchen
être suspendu hängen
le clou der Nagel
le crachoir der Spucknapf
le sable der Sand
la sciûre die Sägeſpäne
démêler entwirren, ordnen
le peigne der Kamm
la brosse die Bürſte.

8.

l'univers das Weltall
la multitude die Menge
innombrable zahllos
le corps céleste der Himmelskörper
l'espace der Raum
sans bornes unbegrenzt
le satellite der Trabant
se meuvent (v. se mouvoir) bewegen ſich
opaque undurchſichtig
la révolution die Umdrehung
le mouvement die Bewegung
provenir entſtehen
par rapport à in Bezug auf.

9.

devenir werden
se dépouiller ablegen
la parure der Schmuck
enfler ſchwellen
la rivière der Fluß
répandre verbreiten
le buisson der Buſch
la verdure das Grün
les broussailles das Geſträuch
se réfugier ſich flüchten
le troupeau die Heerde
l'étable der Stall
poindre, surgir ſproſſen
le sol der Erdboden
la ruche der Bienenſtock
sucer ſaugen
écarter entfernen
la couche das Beet
le paquet de chenilles das Raupenneſt
sortir ausgehen, heraustragen
la serre das Gewächshaus
préserver ſchützen
fréquemment häufig
fertiliser befruchten
le faucheur der Mäher
la résurrection die Auferſtehung.

10.

le vêtement das Kleidungsſtück
garantir de ſchützen vor
l'habillement die Kleidung
divers verſchieden
l'artisan der Handwerker
le tablier die Schürze
le potier de terre der Töpfer
le mâçon der Maurer
le charpentier der Zimmermann
le maréchal ferrant der Hufſchmied
le charretier der Fuhrmann
deviner errathen
distinguer unterſcheiden
le négociant der Kaufmann
le citadin der Städter
l'ecclésiastique der Geiſtliche

le ramoneur der Kaminkehrer
juger urtheilen
le fantassin der Infanterist
se distinguer sich auszeichnen
la culotte die Kniehose
le bonnet die Haube
le sexe das Geschlecht.

11.

le dévoûment die Aufopferung
important wichtig
la taille der Wuchs
la croissance das Wachsthum
dépasser überschreiten
septentrional nördlich
la bête de trait das Zugthier
atteler anspannen
le traîneau der Schlitten
l'océan Pacifique das Stille Meer
engraisser mästen
le basset der Dachshund
le caniche, le barbet der Pudel
le lévrier der Windhund
le roquet der Spitz
l'épagneul der Wachtelhund
le bichon das Schooßhündchen.

12.

le verger der Obstgarten
cru roh
cuit (v. cuire) gekocht
le cidre der Aepfelwein
envelopper umhüllen
l'écorce die Rinde
la coque die Schale
exprimer auspressen
l'intérieur das Innere
le noyau, l'amande der Kern
le mûrier der Maulbeerbaum
le ver à soie der Seidenwurm
la groseille die Stachelbeere
la gadèle die Johannisbeere
la framboise die Himbeere
la fraise die Erdbeere
méridonal südlich
la vigne der Weinstock
la tige der Stengel
particulier besonders
exhaler ausduften
exquis köstlich
extraire ausziehen
le suc der Saft.

13.

la surface die Oberfläche
vaste weit
l'étendue die Ausdehnung.

14.

d'ailleurs übrigens
le poil das Haar
le mélange das Gemisch
effilé dünn
étroit enge
pointu spitz
étinceler funkeln
la queue der Schwanz
touffu buschig
la férocité die Wildheit
grossier plump
poltron feig
hardi kühn
la nécessité die Nothwendigkeit, der Mangel
braver trotzen
friand lüstern.

15.

appartient (v. appartenir) gehört
cependant indessen
pendant während
différer sich unterscheiden
accorder gewähren
la ruse die List
infatigable unermüdlich
léger leicht
fier trauen
la rapidité die Schnelligkeit
s'opposer sich entgegenstellen
vivre leben
le repos die Ruhe
le lapin das Kaninchen
le canard die Ente
la basse-cour der Hühnerhof
voler stehlen
franchir überspringen
la clôture die Einfriedigung
d'abord zuerst
mettre à mort erwürgen
la proie die Beute
la mousse das Moos
le terrier der Bau
le ravisseur der Räuber
la poursuite die Verfolgung
répugner widerstehen, ankeln
le pelletier der Kürschner
la casquette die Mütze

le manchon der Muff
apprivoiser zähmen
languir ſich grämen
priver berauben
meurt (v. mourir) ſtirbt.

16.

succéder folgen
le point d'élévation der Standpunkt
jaunir gelb werden
l'épi die Aehre
la faux die Senſe
la faucille die Sichel
la gerbe die Garbe
la grange die Scheune
puis hierauf
battre dreſchen, ſchlagen
l'aire die Tenne
le grain das Korn
la moisson die Ernte
recueillir einſammeln.

17.

environner, entourer umgeben
le contour der Rand
échancrer ausſchneiden
la pointe die Spitze
indépendamment unabhängig
découvrir entdecken
comprendre begreifen.

18.

l'éminence die Erhöhung
l'enfoncement die Vertiefung
la colline der Hügel
l'espace der Raum
la vallée das Thal
prétendre behaupten
vômir ausſpeien
le tourbillon der Wirbel
la fumée der Rauch
l'éruption der Ausbruch
parfois manchmal
précéder vorangehen
le tremblement de terre das Erdbeben
ébranler erſchüttern
renverser umwerfen.

19.

la rosée der Thau
le pâturage die Weide
l'enclume der Ambos
résonner ertönen
s'animer ſich beleben
aiguiser ſchärfen
se dissiper verſchwinden, zerſtreuen
le côteau der Hügel
le lointain die Ferne
dominer beherrſchen.

20.

la source die Quelle
traverser durchfließen
la mer Glaciale das Eismeer
arroser begießen, beſpülen
l'embouchure die Mündung
ignoré unbekannt.

21.

l'ouest der Weſten
l'est der Oſten
la mer Méditerranée das Mittelländiſche Meer
communiquer in Verbindung ſein
le détroit die Meerenge
la lieue die Meile
occidental weſtlich
oriental öſtlich
septentrional nördlich
méridional ſüdlich
l'extrémité das äußerſte Ende, die Spitze
particulier beſonders
la confédération der Bund.

22.

la profusion der Ueberfluß
tel, telle mancher, e, es
remarquer bemerken
produire erzeugen
le végétal die Pflanze
la cannelle der Zimmet
le perroquet der Papagei
féroce wild, reißend
le chameau das Kameel.

23.

l'environ die Gegend
la chaîne die Kette
le désert die Wüſte
la peuplade die Völkerſchaft
sablonneux ſandig
le serpent die Schlange
le riz der Reis.

24.

la pomme de terre die Kartoffel
être originaire abſtammen

abandonner überlassen, im Stich lassen
accoutumer angewöhnen
la pâtisserie das Backwerk
dédaigner verschmähen.

25.

comparativement à im Vergleich mit
convenir übereinkommen
le signe das Zeichen
représenter darstellen
le moyen d'échange das Tauschmittel
convertir verwandeln
parvenir gelangen
dégager freimachen, auslösen
le procédé das Verfahren
l'aspect das Aussehen
la matière der Stoff, die Masse
réduire zerlegen
la poudre der Staub
aisément leicht
la lame die dünne Platte, das Blech
le fil der Faden, der Draht
ductil dehnbar
c'est-à-dire das heißt
le mercure das Queckfilber
liquide flüssig
susceptible empfänglich, fähig
bouillir sieden
résoudre auflösen
la vapeur der Dampf
la fluidité die Flüssigkeit
fondre schmelzen
s'altérer sich verändern
la couche die Lage
le fer-blanc das Weißblech
étamer verzinnen.

26.

paraît (v. paraitre) scheint
cueillir pflücken
se pourvoir sich versehen
le bois de chauffage das Brennholz
le tronc der Stamm
aride trocken, dürr
en commun in Gemeinschaft
dorment (v. dormir) schlafen
s'engraisser sich mästen, fett werden.

27.

le mélèze der Lärchenbaum
ronger zernagen
le branchage das Astwerk
le cochon das Schwein
tanner gerben
concasser grob zerstoßen
le liége der Kork
le bouchon der Pfropfen
croitre wachsen
épineux dornig, stachelig
le bouleau die Birke
le charbon die Kohle
brûler brennen
le tilleul die Linde
le peuplier die Pappel
odoriférant wohlriechend
le saule-pleureur die Trauerweide
le marronier d'Inde der Roßkastanienbaum.

28.

la boisson das Getränk
atteint (v. atteindre) erreicht
le laurier der Lorbeerbaum
l'aisselle (de feuilles) der Blattwinkel
délivrer befreien
charnu fleischig
la maturité die Reife
transplanter verpflanzen
la propriété die Eigenschaft
le pesanteur die Schwere, Eingenommenheit (des Kopfes)
dissiper zerstreuen, benehmen
égayer ermuntern.

29.

aborder anlanden
gravir ersteigen
franchir übersteigen
ardent glühend
pénétrer dringen
recéler bergen
vivent (v. vivre) leben
l'ivoire das Elfenbein.

30.

la tempête der Sturm
l'ouragan der Orkan
le mouvement die Bewegung
rapide rasch
sensible fühlbar
déraciner entwurzeln
lancer werfen
le boulet die Kugel
la vague die Woge
engloutir verschlingen
occasionner verursachen
l'inondation die Ueberschwemmung
désastreux unheilvoll

le vent alizé der Paſſatwind
le navigateur der Seefahrer.

31.

le rail die Schiene
le pont die Brücke
la poussière der Staub
tranchant ſchneidend
le rasoir das Raſirmeſſer
les ciseaux die Scheere
l'aimant der Magnet.

32.

sans cesse unaufhörlich
le caquet das Geplauder
soigneusement ſorgfältig
la finesse die Schlauheit
fit (von faire) that
les alarmes der Jammer.

33.

subjuguer unterjochen
prirent (v. prendre) nahmen
la possession der Beſitz
s'emparer ſich bemächtigen
vaste ausgedehnt
indépendant unabhängig
réduit(v.réduire)zurückgeführt,gebracht
la cupidité die Habſucht
épargner verſchonen
marécageux moraſtig
désormais künftig
la famine die Hungersnoth
désoler verwüſten
la pâte der Teig
introduire, importer einführen.

34.

appartenir gehören
reprit (v. reprendre) entgegnete
ramasser aufheben
s'engager ſich entſpinnen
la querelle der Streit
mettre d'accord verſöhnen
justement gerade
quant à was anbetrifft
porter un jugement ein Urtheil fällen
riant (v. rire) lachend
le dénouement das Ende.
habituel gewöhnlich.

35.

le rubis der Rubin
l'émeraude der Smaragd
évaluer ſchätzen
vaut (v. valoir) gilt, iſt werth
le poids das Gewicht
peser wiegen.

36.

la canne à sucre das Zuckerrohr
creux hohl
la jointure das Gelenk, die Fuge
pourvu (v. pourvoir) verſehen
la raie der Strich
l'avoine der Hafer
soyeux ſeidenartig
le jet der Sprößling
écraser zerquetſchen
la liqueur die Flüſſigkeit
la chaux der Kalk
coller kleben
ébouillir einkochen
la consistance die Feſtigkeit
crû roh.

37.

la population die Bevölkerung
le port de mer der Seehafen
le chef-lieu der Hauptort

38.

le compère der Gevatter
empocher einſchieben (in die Taſche)
l'aubaine der unerwartete Gewinn
c'est différent das iſt etwas Anderes
souffler blaſen, wehen (hier: ſagen)
trembler zittern
le taillis der Schlag
immobile unbeweglich.

39.

la fauvette die Grasmücke
remuer bewegen
développer entwickeln
éclore ſproſſen
disperser zerſtreuen
l'avenue die Allee
s'enfoncer ſich vertiefen
terne trübe.

40.

le phare der Leuchtthurm
détourner abwenden
le rocher der Fels
l'intérieur das Innere
contenir enthalten
s'égarer ſich verirren

la pente die Neigung, Senkung
fonder gründen.

41.

le verger der Obstgarten
se rappeler sich erinnern
croissent (v. croître) wachsen
remplacer ersetzen
en éventail fächerartig
l'espalier das Spalier
l'arbre à plein vent der freistehende Baum
la gelée der Frost
la natte die Matte.

42.

le renne das Rennthier
la Laponie Lappland
proprement dit eigentlich
la bosse der Höcker
destiner bestimmen
châtain kastanienbraun
se contenter sich begnügen
difforme mißgestaltet
traverser, parcourir durcheilen
le navire das Schiff
doué begabt
la faculté die Fähigkeit
l'estomac der Magen
éprouver empfinden, leiden
la disette der Mangel
prendre le parti sich entschließen
salubre gesund.

43.

apparemment wahrscheinlich
se baisser, s'incliner sich beugen
valoir gleichkommen
dresser aufrichten.

44.

renommé berühmt
l'antiquité das Alterthum
puissant mächtig
le chef-d'oeuvre das Meisterwerk
citer nennen
la coudée die Elle
la voile der Segel
l'érection die Errichtung
gisant liegend
dès lors von da an.

45.

le froment der Waizen
abondant reich
la récolte, la moisson die Ernte
lier binden
la botte das Bündel
la gerbe die Garbe
le fléau der Dreschflegel
vanner schwingen
le meunier der Müller
moudre mahlen
la meule der Mühlstein
le pâtissier der Kuchenbäcker, Pastetenbäcker
le pâté die Pastete
l'orge die Gerste
la barbe der Bart, die Spitze
le boisseau der Scheffel
la drêche das Malz
germer keimen
le houblon der Hopfen
s'aigrir sauer werden
brasser brauen
le dindon der Truthahn.

46.

s'aperçut (v. s'apercevoir) bemerkte
écarter entfernen, auseinanderbiegen
la haie die Hecke
furtivement heimlicher Weise
la veste die Jacke
le propriétaire der Eigenthümer
armer bewaffnen
le bâton der Stock
menacer bedrohen
se hâter sich beeilen
fuir fliehen
sauver retten
l'effort die Anstrengung
vain vergeblich
l'aubépine der Weißdorn
faire semblant thun, sich stellen
réprimander ausschelten
promettre versprechen
tenter versuchen
toucher anrühren.

47.

j'irai (futur v. aller) ich werde gehen
le papetier der Papierhändler
fournir liefern
taché fleckig
glacé glatt
régler liniiren
le guide-âne das Linierblatt
l'enveloppe das Briefcouvert
le pain à cacheter die Oblate.

48.

tellement so, dermaßen
subitement plötzlich
réclamer erfordern
la pharmacie die Apotheke
la commission der Auftrag
prévenir benachrichtigen
manquer versäumen.

49.

la gravure der Kupferstich
la relation die Beschreibung
terminer beendigen
tout-au-plus längstens
rendre la pareille einen Gegendienst leisten.

50.

acquiescer à einwilligen in, erfüllen.

51.

l'embarras die Verlegenheit
ci-inclus eingeschlossen

52.

la coque das Gespinnst
le moine der Mönch
foncé dunkel
le mûrier der Maulbeerbaum
la chrysalide die Puppe
le papillon der Schmetterling
le tombeau das Grab
métamorphosé verwandelt
faire sa ponte Eier legen
le four der Ofen
percer durchbrechen
dévider haspeln.

53.

divin göttlich
infaillible unfehlbar
la félicité das Glück
étouffer ersticken.

54.

la corolle die Blumenkrone
primitif früher
inspirer einflößen
l'avenir die Zukunft.

55.

transporté de plaisir außer sich vor Freude
la précaution die Vorsicht
éloigner entfernen
vénimeux giftig
être frappé de terreur erschrecken
rouler rollen
mordre beißen
insinuer einflößen.

56.

alternativement abwechselnd
la Haye Haag
l'église paroissiale die Pfarrkirche
les vitraux die Kirchenfenster
la chaire die Kanzel
le mausolée das Grabmal
l'église succursale die Filialkirche
la curiosité die Merkwürdigkeit
dégradé beschädigt
le coup-d'oeil die Ansicht, der Blick
offusquer verdunkeln
insignifiant unbedeutend
l'entrepôt die Niederlage
Orange Oranien
la variété die Mannigfaltigkeit
le bas-fond die Niederung
se laisser tomber hineinfallen
lors zur Zeit.

57.

le modèle das Muster
suivre folgen
captiver fesseln
repousser abstoßen
dégoûter ekeln
le héros der Held
faire ressortir in ein günstiges Licht stellen
impressioner einen Eindruck ausüben
l'auditeur der Zuhörer
la gaucherie das linkische Wesen
ridicule lächerlich
le lourdaud der Tölpel
l'insolant der Unverschämte
la contenance die Fassung
embarrassé verlegen
se troubler sich verwirren
brédouiller stottern
l'assurance die Sicherheit
se présenter auftreten
se déconcerter außer Fassung kommen
important wichtig
social gesellig
le savoir-vivre die Lebensart
inférieur untergeordnet

la culture intellectuelle die Geistesbildung
décent anständig
allier verbinden

58.

candide arglos
la proie die Beute
le fourbe der Schelm
la protestation die Versicherung
hypocrite heuchlerisch
irréfléchi unbedacht
la borne die Grenze
le préjudice der Schaden
perdre verlieren, in's Verderben stürzen
la prévenance die Zuvorkommenheit
la circonspection die Vorsicht
réciproque gegenseitig
s'abaisser sich erniedrigen
hanter umgehen mit
comprendre verstehen
au sujet in Betreff
faire allusion Anspielung machen
éviter vermeiden
la folie die Thorheit
infecté behaftet
admis zugelassen
pourvu vorausgesetzt
soigné sorgfältig
l'accès der Zutritt
digne würdig
l'urbanité die Lebensart
indispensable unumgänglich nöthig
la perfectibilité die Vollkommenheit
le savant der Weise
le cynique der Cyniker
la brute das Thier
disgracieux widrig, unangenehm.

59.

le bûcheron der Holzhauer
le dos der Rücken
le fardeau die Last
pesant schwer
accouru (v. accourir) herbei geeilt
l'infortuné der Unglückliche
éffrayé erschrocken

60.

la méditation die Betrachtung, das Nachdenken
valait (v. valoir) war werth
céder abtreten
promit (v. promettre) versprach
outre außer
le dédommagement die Entschädigung
hériter erben
l'adversaire der Gegner
la chambre de justice das Kammergericht.

61.

la foire die Messe, der Jahrmarkt
la valise der Reisesack
l'os der Knochen
jusqu'aux os bis auf die Haut
la frayeur der Schrecken
le brigand der Räuber
coucher en joue zielen
l'éperon der Sporn
la Providence die Vorsehung
nager schwimmen.

62.

la citrouille der Kürbis
l'ombre der Schatten
considérer betrachten
secouer schütteln
chétif erbärmlich
jaune doré goldgelb
atteindre treffen
jaillir sprudeln, fließen
la sottise die Dummheit
écraser zerschmettern

63.

dévaster verwüsten
la sentinelle die Schildwache
périlleux gefährlich
le fumet der Dunst
le drôle der Schelm
chatouilleux kitzlig
faire bonne contenance sich wacker halten
frotter reiben
reculer zurückweichen
s'allonger sich dehnen
la contorsion die Windung
la tentation die Versuchung
s'user sich abnutzen
la loyauté die Redlichkeit
la terrine die Schüssel
nonchalemment nachlässig
flairer schnüffeln
le couvercle der Deckel
humecté naß
affriander lecker machen
se hasarder sich wagen

l'emporter den Sieg davon tragen
l'office die Speisekammer.

64.

le pâtre der Hirt
l'émoi die Bewegung
distribuer austheilen
débile kraftlos
le charme der Zauber
immédiatement unmittelbar
la génisse die junge Kuh
le porc das Schwein
menu gering
maintenir aufrecht erhalten
s'attribuer sich zuschreiben
gravir erklimmen
le sentier der Pfad
escarpé steil
par anticipation im Voraus
l'allégresse die Lustigkeit
la démonstration die Kundgebung

65.

générique Geschlechts-
improprement uneigentlich
la sauvegarde der Schutz, die Obhut
modique mäßig
le revenu das Einkommen
communiquer in Verbindung sein
le pourtour der Umfang
déposer niederlegen
interroger befragen
le voeu der Wunsch
s'informer sich erkundigen
l'égard die Rücksicht
assigner bezeichnen
prévenir verhüten
la discorde die Uneinigkeit
le convoi der Zug
le pèlerinage die Wanderung

66.

le sifflet das Pfeifchen
la boutique die Bude, der Laden
l'achat der Kauf
apprendre erfahren
se moquer sich lustig machen
le dépit der Aerger
la réflexion das Nachdenken
l'accident der Vorfall
l'impression der Eindruck
ineffaçable unvertilgbar
économiser sparen.

67.

le rejeton der Sprößling, Nachkomme
la descente die (feindliche) Landung
l'alternative der Wechselfall
le partisan der Anhänger, Partheigänger
l'appui die Stütze
persécuter verfolgen
la lueur der Schimmer
s'embarquer sich einschiffen
la guerre navale der Seekrieg.

68.

la condition der Stand, der Beruf
fouiller durchstöbern, durchwühlen
les entrailles die Eingeweide
le tisserand der Weber
administrer verwalten
la balance die Wage
le soc de la charrue die Pflugschar
le charpentier der Zimmermann
la rapine der Raub
la violence die Gewaltthätigkeit
se plaindre sich beklagen
ses semblables Seinesgleichen
l'oisif der Müßige.

69.

la participation das Mitwissen
l'inconstance die Unbeständigkeit
stérile unfruchtbar
flétrir brandmarken, beschimpfen
le fainéant der Faullenzer

70.

lier verbinden
le chanvre der Hanf
l'épice das Gewürz
tendre un piège eine Falle stellen
l'embûche die Schlinge

71.

cheminer wandern, reisen
tâter tasten
le pois die Erbse
empêcher hindern
avidement gierig
fervent inbrünstig
la voie der Weg
ordonner gebieten, fügen.

72.

la magnanimité die Seelengröße
le succès der Erfolg
inhumain unmenſchlich
la venaison das Wildpret
envisager in's Geſicht blicken
le trait der Zug
interrompre unterbrechen.

73.

dissimuler verſtellen
dénoter andeuten
la persévérance die Ausdauer
le festin das Gaſtmahl.

74.

bien fait wohlgebildet
le marin der Seemann

75.

disert beredt
spirituel geiſtreich
crédule leichtgläubig
querelleur zänkiſch.

76.

mander melden, wiſſen laſſen
la disposition die Stimmung.

77.

la ronce die Brombeerſtaude
le coudrier die Haſelſtaude
l'arbuste der Strauch
le chariot der Wagen
défricher urbar machen
inculte unbebaut
déraciner entwurzeln
l'arbrisseau das Bäumchen
sans relâche unaufhörlich.

78.

s'accorder ſich vertragen
la mésintelligence die Unverträglichkeit
parvenir gelingen, es dahin bringen
le faisceau das Bündel
aisé leicht
s'en acquitter es zuwege bringen
soutenir unterſtützen
mutuellement gegenſeitig
opprimer unterdrücken
épars zerſtreut.

79.

le charlatan, l'empirique der Quackſalber
le cabaret die Schenke
la poularde das Huhn
gémir ſeufzen
pitoyable jämmerlich
horrible ſchrecklich
témoigner bezeigen
le coin der Winkel
l'eau-de-vie der Branntwein
tremper tunken, tauchen
prescrire vorſchreiben
subit plötzlich
évanouir verſchwinden
la supercherie die Betrügerei
la craie die Kreide
expier büßen.

80.

se reposer ſich ausruhen, ſich verlaſſen
je suis peiné es macht mir Kummer
l'incendie die Feuersbrunſt
ravir rauben
apprécier ſchätzen
volage flüchtig.

81.

diminuer vermindern
la lisière das Gängelband
l'impression der Eindruck
la minutie die Kleinigkeit
la condescendance die Herablaſſung
roide hart
âpre rauh
souple geſchmeidig
l'enflure die Aufgeblaſenheit.

82.

s'embarasser ſich bekümmern
le vignoble der Weinberg
la souche der Stock
tortu krumm
la grappe die Traube
le verjus die unreiſe Weinbeere
le vendangeur der Winzer
la charrette der Karren
fouler zertreten
purifier reinigen
fermenter gähren
rustique ländlich
l'ivrogne der Trunkenbold.

83.

présenter une requête eine Bitte ſtellen
admettre annehmen

le parement der Aufschlag
se douter daran denken
décider entscheiden
la portée der Bereich
le vulgaire das Alltägliche
occuper einnehmen
requis erforderlich

84.

le bourreau der Henker (nichtsnutzige Gesell)
le coquin der Schlingel
la fougue die aufbrausende Hitze
raisonner folgern, raisonniren
enrager wüthend werden
hacher zerhacken, in Stücke hauen
le jurisconsulte der Rechtsgelehrte
l'ordure der Schmutz
la mule das Maulthier
l'avoine der Hafer
le quinquina die Chinarinde
racler kratzen
gager wetten
la voie die Fuhre
la charretée der Karren voll
la planche das Brett, Beet.

85.

l'oisif der Müssiggänger
l'importun der Zudringliche
l'ouvrier der Arbeiter
céler verläugnen
au surplus übrigens
la jaunisse die Gelbsucht
le gendre der Schwiegersohn
rêver träumen
la potion der Trank
la drogue das Arzneimittel
gaillard munter
compliqué verwickelt
la sangsue der Blutigel
la ventouse der Schröpfkopf
saigner zur Ader lassen
l'émétique das Brechmittel
la tisane der Trank
l'ordonnance das Rezept
la méprise der Irrthum
le cor de chasse das Waldhorn
le tintamarre der Lärm.

Free

BSB Bayerische StaatsBibliothek
MDZ Münchener DigitalisierungsZentrum Digitale Bibliothek

Zilcher, Selmar

Erstes französisches Lesebuch eine Auswahl französischer Lesestücke grammatisch geordnet und mit einem Wörterverzeichniss versehen

Nürnberg 1865
L.lat.f. 296
urn:nbn:de:bvb:12-bsb10587741-9